

**Manière d'allaiter les enfans à la main au défaut de nourrices / Traduit de l'italien ... par M \*\*\* [i.e. J.B. le Febvre de Villebrune].**

**Contributors**

Baldini, Filippo, 1750?-  
Lefebvre de Villebrune, Jean-Baptiste, 1732-1809.

**Publication/Creation**

Paris : Buisson, 1786.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/nwsebgzc>

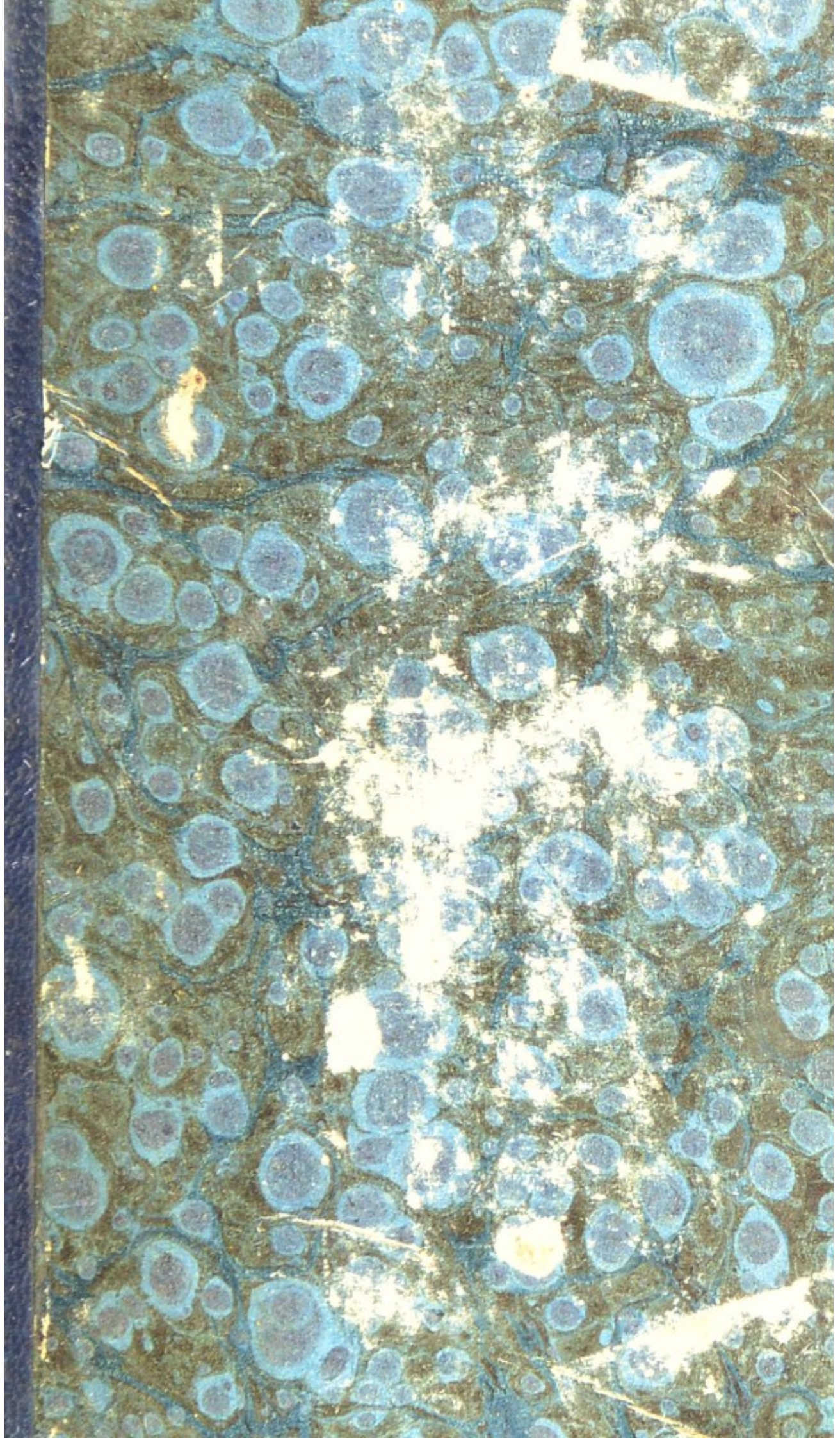
**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>

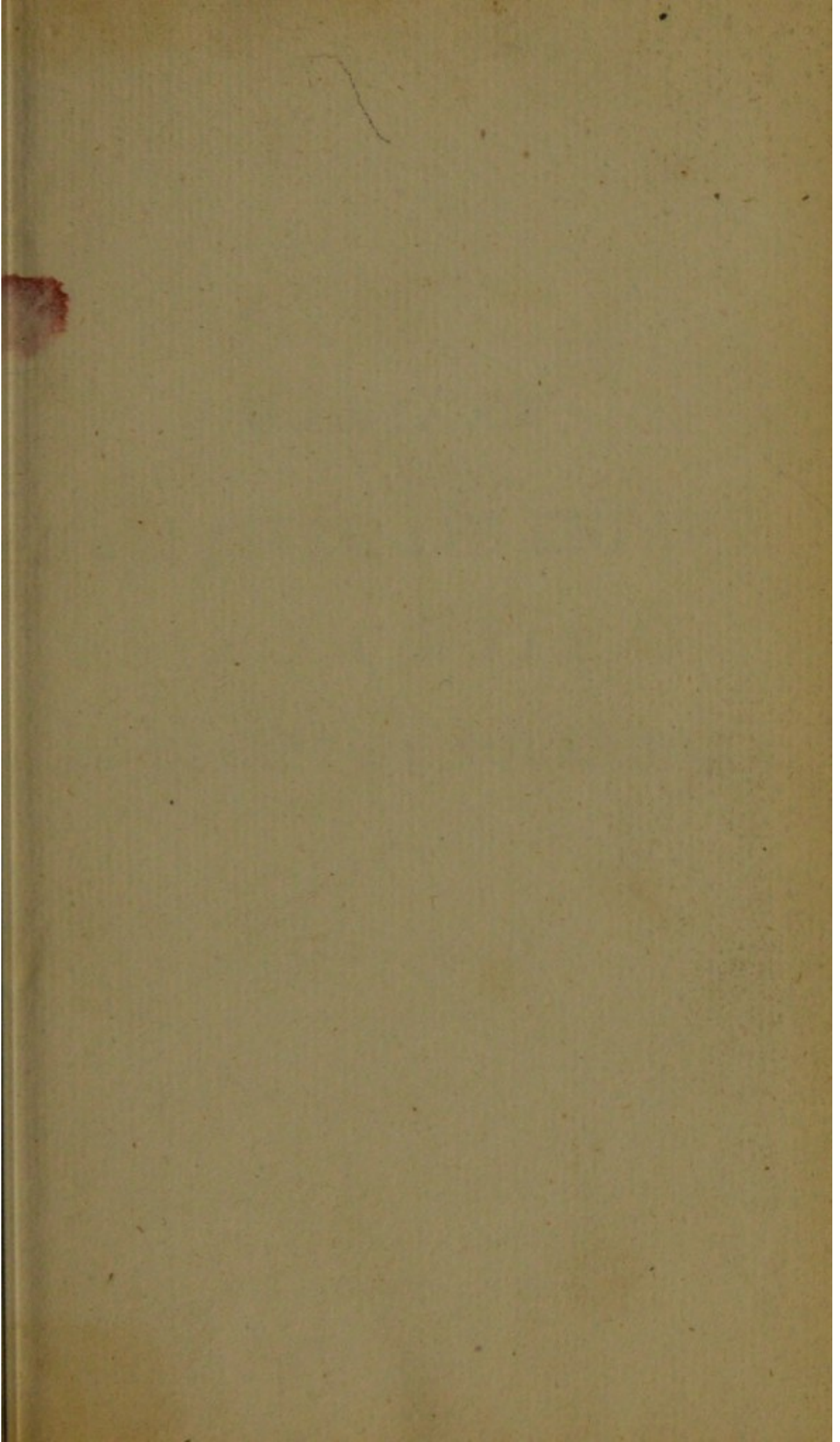


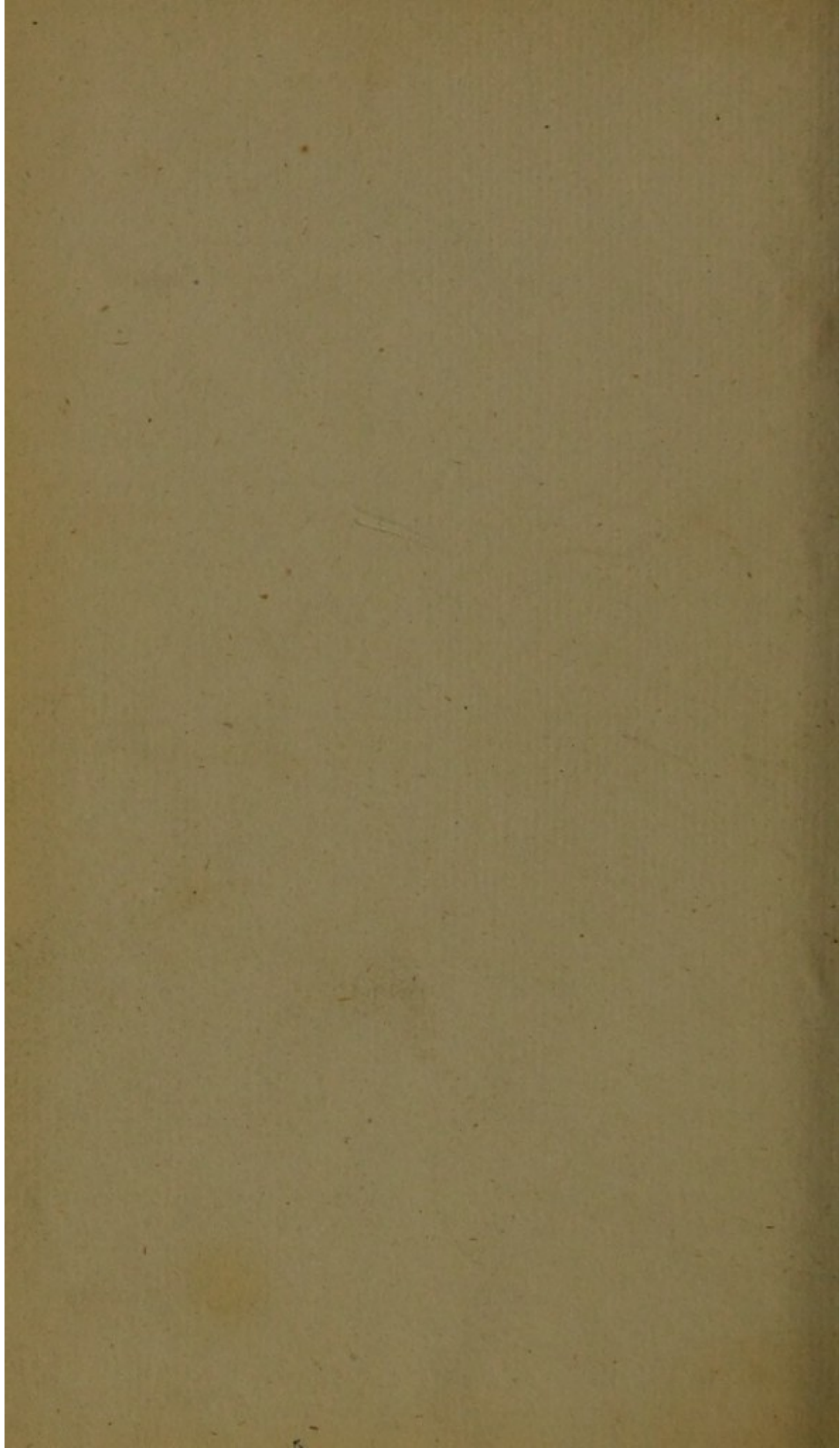
12035/A

a 23447x

J. XXXV

18/6





*MANIÈRE*  
D'ALLAITER LES ENFANS  
*A LA MAIN*  
AU DÉFAUT DE NOURRICES.

M. M. M. M. M.

D'ALLAITER LES ENFANS

A. J. A. M. M. M.

AU DÉTAIL DE NOURICES

MANIÈRE  
D'ALLAITER LES ENFANS  
A LA MAIN  
AU DÉFAUT DE NOURRICES.

*Traduit de l'Italien de M. BALDINI;*

PAR M\*\*\*.  
*M. de la Cour de Villebrune*  
AVEC FIGURES.

---

PRIX 36 f. broché, franc de port par la Poste dans tout le Royaume. On affranchit l'argent & la lettre d'avis.

---




A PARIS,  
CHEZ BUISSON, Libraire, Hôtel de  
Mesgrigny, rue des Poitevins, N°. 13.

---

M. DCC. LXXXVI.  
*Avec Approbation & Permission.*





# AVERTISSEMENT

## *DU LIBRAIRE.*

**J**E cherchois un homme instruit qui voulût bien consacrer quelques jours à l'examen & à la traduction de ce petit Ouvrage, lorsque j'appris qu'il s'en étoit fait quelques extraits. L'Auteur m'ayant été nommé, je lui demandai s'il avoit le tems de m'obliger, en supposant qu'il eût trouvé tout l'Ouvrage aussi digne de l'impression que plusieurs Personnes me l'avoient dit : voici la réponse que M. Lefebvre de Villebrune me fit ; elle tiendra lieu de Préface.

« Vous me demandez, Monsieur, ce que je pense de l'Ouvrage de M. Baldini, & s'il peut être d'une utilité réelle ? Si je l'a-

vois cru même indifférent, je ne m'en serois pas occupé. Tout n'y est cependant pas neuf; mais tout y est bien dit. D'ailleurs les bonnes choses se répètent toujours avec quelque avantage. Les extraits dont on vous a parlé, avoient été faits pour une Dame de qualité, qui voulant remplir le devoir de mère, craignoit en même-tems ne pas arriver avec succès au terme de sa nourriture, vu la délicatesse de sa constitution. Je crus n'avoir pas de meilleurs avis à lui donner que ceux que me présentoit en partie ce petit Livre. Les avis ne déplurent pas à des gens éclairés: & je fus flatté de n'être pas inutile parmi le grand nombre des gens oisifs de notre Capitale. Le Chapitre où l'Auteur parle des maladies de l'enfance, paroîtroit un peu foible si on ne l'envisa-

geoit dans le but de l'Auteur, qui ne s'y est proposé que de considérer le lait comme médicament; ainsi, très-borné dans ses rapports & son application. On suppléera à ce qu'il a omis sur ces maladies par les Traités de Harris, Roseen, Armstrong, & de M. Underwood dont l'Ouvrage Anglois m'occupe actuellement. Je me suis contenté de les citer deux ou trois fois. Je remarque sur-tout dans M. Baldini un bon esprit, ce qui est fort rare aujourd'hui parmi nos gens à prétentions. Il a dédié son Ouvrage à la Reine de Naples: vous offrirez le mien à toutes nos femmes raisonnables. C'est au moins quelque chose que d'avoir deux ou trois bonnes têtes de son côté: le reste suivra leur exemple, si le bon sens se mêle de la partie. Je dirai mon sentiment avec liberté

sur quelques passages. L'avis de l'Auteur vaudra peut être mieux que le mien : tant mieux. Dans l'empire de l'opinion, celui qui se trompe le moins doit avoir raison. Rien d'absolu dans l'Univers. L'expérience est le puits où chacun va chercher la vérité : heureux qui la trouve. Notre Auteur l'a avantageusement entrevue sous plusieurs rapports. Faites donc imprimer, puisqu'on vous le conseille. J'ai traduit les choses, & non les mots ».



---

## AVIS DE L'AUTEUR.

**L**E peu de soin que je vois prendre, en général, de l'éducation physique des enfans, & particulièrement dans la manière de les allaiter, m'a paru être la source funeste des maux sans nombre auxquels ils sont exposés par la suite, tant pour le physique que pour le moral. On ne peut, en vérité, concevoir comment l'abus de la raison a pu dépraver dans l'homme cet instinct naturel que la brute n'a jamais méconnu à l'égard de ses petits: & c'est cependant cet homme qui se croit si fort au-dessus de l'animal, dont l'exemple le rappelle sans cesse au cri de la Nature, à la voix de la raison. Mais non! l'homme a cru qu'il étoit peu important pour lui d'élever lui-même ses enfans. Cette malheureuse in-

différence fait disparoître tous les ans des milliers d'enfans, en réduit d'autres à un état triste & languissant ; & cause ainsi plus de dommage aux différens États de l'Europe, que tous les maux qui assiègent continuellement l'humanité.

Comme je me proposai il y a long-tems de faire sur cet objet toutes les recherches, & les observations les plus conformes à son importance, j'ai remarqué que, presque toutes les infirmités, tous les maux dont les enfans sont affligés, étoient dûs aux Nourrices ( 1 ) auxquelles on les abandonne si aveuglément. Pour remédier à ce désordre, j'ai cru devoir me faire une espèce de ta-

---

(1) Lock, Lieutaud, Rousseau, Linnée, ont beaucoup écrit sur ce sujet : je dois à leurs Ouvrages des connoissances préliminaires qui m'ont été utiles.

bleau qui me présentât par ordre la réalité de mes différens succès. Mon but étoit de proposer aux mères qui ne veulent, ou ne peuvent nourrir, un plan régulier pour allaiter les enfans à la main; plan que j'ai essayé le plus utilement, sans avoir besoin de Nourrices. En conséquence, je divise cet Ouvrage en six Chapitres.

Dans le premier, je parlerai de la nécessité d'allaiter les enfans.

Dans le second, je prouverai aux mères l'obligation où elles sont d'allaiter elles-mêmes.

Dans le troisième, j'exposerai les funestes conséquences qui résultent de la confiance qu'elles ont dans les femmes à qui elles abandonnent leurs enfans pour les nourrir.

Dans le quatrième, je traiterai de la manière d'allaiter les enfans à la main.

Dans le cinquième, je marquerai les différences du régime lacteux propre aux différens tempéramens.

Dans le sixième, je parlerai du lait des animaux comme remède applicable aux maladies des enfans.

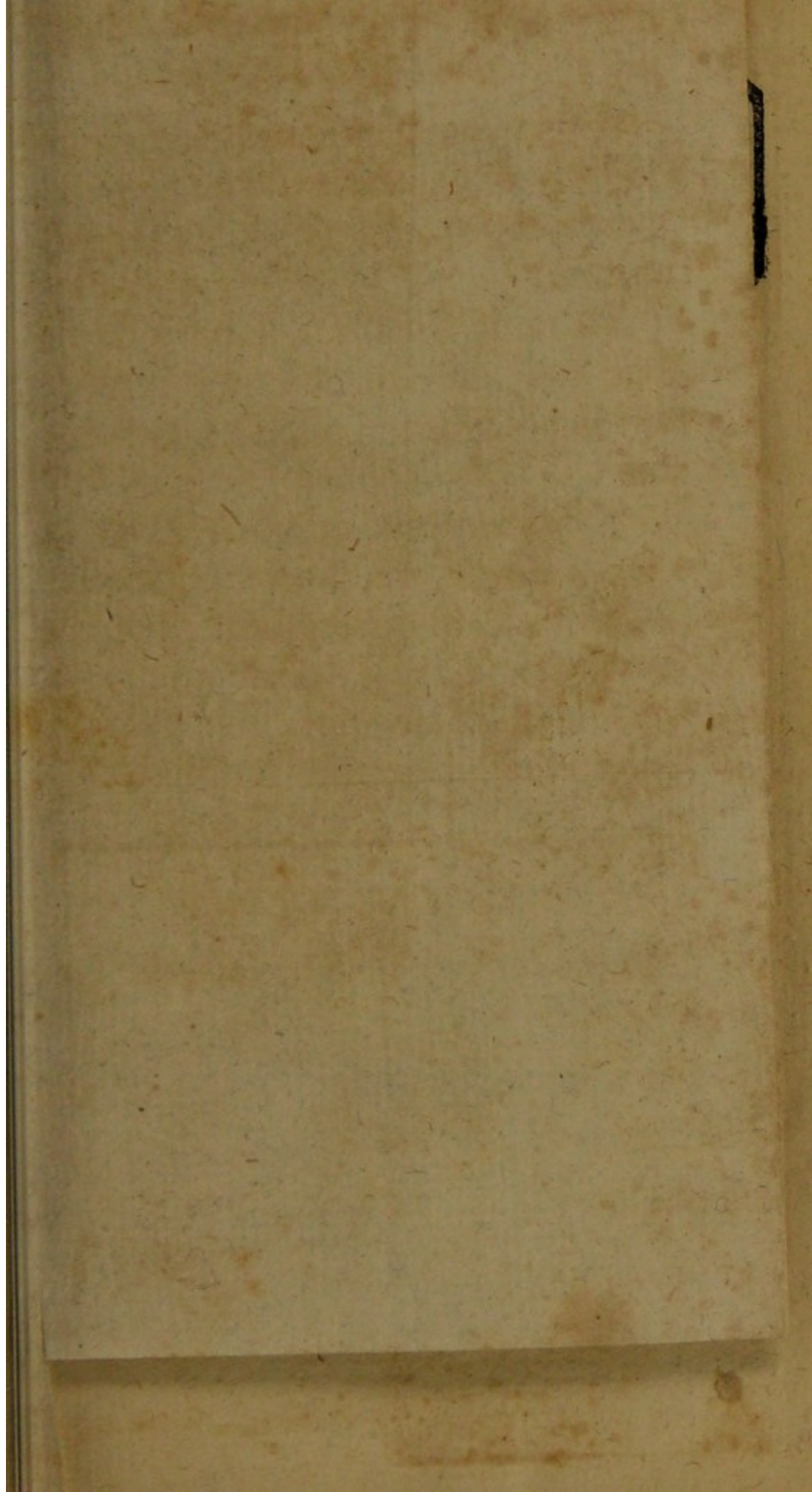
Si je remplis ma tâche avec la clarté & la précision que mérite un sujet aussi intéressant, j'oserai me flatter d'avoir donné une preuve éclatante de mon zèle pour la conservation de mes semblables.

---

*E R R A T U M.*

Page 24, ligne 8, lisez : au point que cela est suivi.





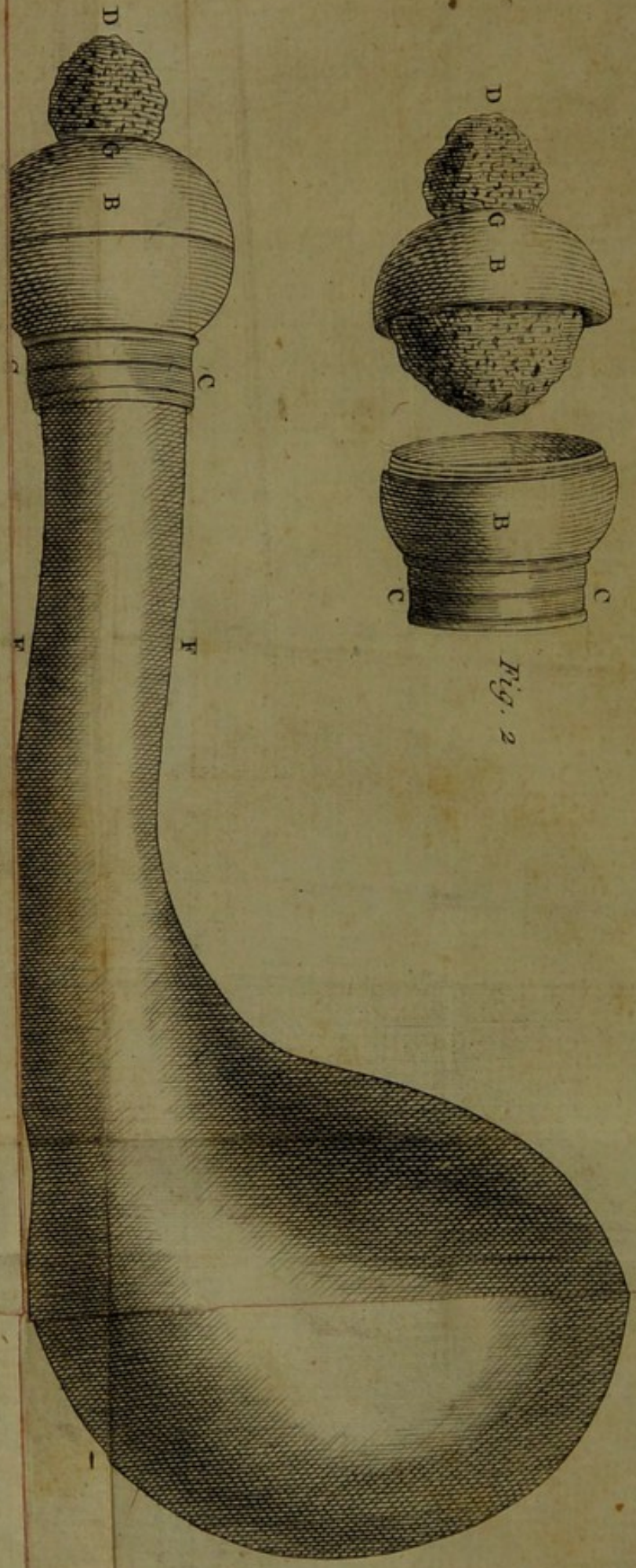


Fig. 2



DE LA MANIÈRE  
D'ALLAITER LES ENFANS  
A LA MAIN.

---

CHAPITRE PREMIER.

*DE la nécessité d'allaiter les  
Enfans.*

§. I. **P**ENDANT que le tendre embryon est renfermé dans la matrice, les humeurs préparées par la faculté vitale de la mère le (1) nourrissent : un corps

---

(1) L'Auteur prend sans doute ici le mot *nourrir*, dans le sens de *s'accroître*, se

aussi foiblement organisé que celui d'un fœtus ne pourroit, en effet, se préparer lui-même un aliment approprié à sa délicatesse, avec des substances moins assimilées à son tempéramment. Dès qu'il est sorti du sein de sa mère, il a besoin d'une nourriture préparée d'avance dans le corps d'un animal sain. Tel est le lait, qui fournit le premier aliment au nourrisson. Un aliment plus solide, plus compacte, capable par conséquent de lui surcharger l'estomac, ne conviendrait sans doute pas à ces corps délicats, dont les viscères ne sont pas assez robustes pour en faire la digestion. Du reste, il est fort difficile d'expliquer

---

*former.* Il est plus que probable que le fœtus ne prend aucune nourriture par la bouche. Au reste, cette question est encore indécidée pour plusieurs Physiologistes : je tiens pour la négative. L.

comment toutes les parties du corps d'un enfant prennent chacune leur accroissement, leurs forces, leurs dimensions, leur grandeur & grosseur respectives, au moyen d'un seul aliment, tandis qu'elles sont ensuite d'une nature & d'un caractère si dissemblable. Nous ne comprenons pas mieux comment les humeurs si différentes, qui dérivent de ce seul aliment, prennent ce caractère qui leur est propre, en passant par des couloirs particuliers. Entreprendre de jeter quelque jour sur ces questions obscures, ce seroit entrer dans des discussions physiologiques. Il faudroit développer les loix, les rapports des opérations que pratique la nature dans ces phénomènes presque inexplicables. Mais je sortirois de mon sujet : ainsi laissons cela de côté.

§. II. Tout enfant doit donc être d'abord nourri avec du lait. C'est pour-

quoï nous voyons les mammelles des femmes grosses se gonfler de plus en plus à mesure que l'embryon approche du terme de sa maturité. Ce plus grand volume du sein vient du lait qui les gorge; tant la nature est attentive à la conservation de l'enfant qui va naître. Au moyen des différentes altérations que le lait subit dans l'estomac & le duodenum de l'enfant, le chyle s'en sépare : puis passant par les vaisseaux lactés, & de-là dans le canal thorachique, il se jette dans les vaisseaux sanguins, où se mêlant avec la masse du sang, il le nourrit, le restaure. C'est aussi par ces moyens que se produit (1) le fluide

---

(1) On pourroit proposer ici une question, dont la discussion ne seroit pas inutile. — *Quelle est la nature de ce fluide nutritif?* S'il étoit permis de se livrer à des spéculations fondées sur plusieurs faits pris des

nutritif destiné à nourrir les parties solides. Pour cet effet, la nature a des-

---

trois règnes de la nature, on avanceroit je crois, sans erreur, que le premier des principes de la nutrition, & celui même auquel tous les autres sont subordonnés, est un acide, & peut-être même cet acide igné, répandu dans toute la nature. Cet agent combiné en certaine proportion avec les autres mixtes qui entrent dans la nature du lait ou du chyle, tels que le sel, une terre calcaire, un mucilage, certaine portion de l'esprit recteur ou balsamique, des différentes substances qui se combinent : cet agent, dis-je, tend de lui-même à tout assimiler dans cette combinaison. L'action des solides qui frappent sans cesse les fluides, applique sur les différens organes les molécules qui leur sont propres, ( lorsque la nature en a fait la sécrétion par les couloirs convenables ) soit par compression, soit par intussusception. Tant que cet acide, dont la nature est nécessairement modifiée dans le mixte, reste en juste proportion, l'accrois-

tiné certains vaisseaux à charier aux parties solides le suc restauratif & nour-

---

sement doit se faire d'une manière régulière & conforme au but de la nature. Toutes les parties de l'enfant se forment exactement : il devient fort, est d'une humeur gaie, donne les plus belles espérances. Mais que cet acide prédomine : aussi-tôt il s'exalte, altère les qualités des autres principes trop soumis à son activité, & produit la plus vicieuse conformation, tant extérieure, qu'intrinsèque dans les organes. De-là nombre de maux accablent le corps : les os ou se déjettent, cassant comme le verre, ou se tuméfient avec une extrême porosité, n'ont plus de consistance, ou se ramollissent entièrement, comme il est même arrivé à plusieurs adultes. Les viscères s'obstruent, se gonflent ; les vaisseaux s'engorgent : & quelle en doit être la conséquence ? la mort, ou un état malheureux. Tels sont ordinairement les effets d'une surabondance de principe acide dans le lait. Que ne doit-on pas craindre de cette funeste bouillie faite de

ricier. Du nombre de ces vaisseaux font les lymphatiques dont les ramifications

---

farine non-fermentée, & dont le principe acide, réuni à celui du lait, fermente nécessairement dans le corps ! L'odeur aigre & rebutante des selles & des rots des enfans, en sont une preuve bien suffisante ; mais le défaut d'acide dans un lait trop gras, trop dense, tire aussi à d'autres conséquences dangereuses. On voit donc combien il faut être attentif à la nature du lait, puisque c'est des principes qui le composent, que tous nos organes sont formés, & qu'il n'y a de développement, ni d'accroissement dans le corps, & peut-être même dans aucun corps, qu'en vertu du principe acide qui en réduit & assimile les molécules. Les absorbans qui deviennent si utiles aux enfans, ne sont tels que par leur juste combinaison avec l'acide dont les intestins des enfans sont toujours remplis, soit directement par l'intromission du lait, soit par les sécrétions internes. En général, on peut assurer que c'est d'un acide surabondant &

infinies portent l'humeur qui arrose tout l'intérieur du corps.

§. III. Cette matière , ou substance nutritive , s'incorpore avec les parties solides , moyennant une attraction réciproque. Voilà pourquoi l'accroissement devient plus grand , à mesure que la nutrition se fait plus abondamment : mais cette nutrition , d'où dépend l'accroissement du corps des enfans , est sujette à varier beaucoup dans ses progrès & ses effets , tant par des causes internes , que par des causes externes. En effet , comme les constitutions des enfans sont infiniment variées , de même aussi ne prennent-ils pas le même accroissement : nous ne devons donc pas

---

cacochyme , que viennent toutes les maladies externes ou internes des enfans ; comme la plupart de celles des adultes , de l'altération , ou de la surabondance de la bile. L.

être surpris de voir certains enfans acquérir beaucoup plus de masse que les autres, & croître en quelques mois au point de paroître plus âgés qu'ils ne font. Mais, d'un autre côté, l'air étant le principal agent d'où dépend la vie animale de l'espèce humaine, on voit clairement que les différentes qualités plus ou moins salubres de l'air, doivent aussi produire sur le corps des enfans différentes altérations; & par conséquent donner quelquefois lieu à certaines maladies qui semblent dépendre d'une tout autre cause.

§. IV. L'augmentation du corps des enfans fera donc plus grande à proportion qu'ils prendront mieux nourriture. Or, cet effet-ci aura toujours lieu en proportion de la quantité d'humeur nutritive qui s'incorporera avec les parties, tant solides, que fluides. La meilleure nourriture que puisse prendre un en-

fant, est donc le lait maternel : car, en le suçant, l'enfant reçoit immédiatement de la mammelle de sa mère toutes les qualités bienfaisantes qui y sont, sans qu'il se fasse aucune déperdition de ces (1) esprits qui y sont préparés par la Nature dans le dernier degré de perfection.

§. V. La plupart des (2) Chymistes

---

(1) C'est sur-tout dans ce principe extrêmement volatil que consiste la vraie qualité nutritive du lait. C'est aussi en vertu d'un semblable principe volatil, & qui frappe agréablement l'odorat, que le bouillon de viande est beaucoup plus nutritif dans le moment où il est tiré du pot, que le lendemain, ou lorsqu'il a été refroidi. On voit donc combien il est avantageux pour un enfant, de prendre le lait au sein même. L.

(2) Il faut bien se garder de juger du lait par les analyses chymiques. Ces analy-

confidèrent le lait comme une liqueur de la même nature que le chyle : car ils en extraient deux substances presque de la même nature. L'une & l'autre sont d'un blanc mat, semblable à celui d'une émulsion, & composée d'une matière huileuse extrêmement divisée & suf-

---

ses dénaturent toujours plus ou moins les substances. La Chymie est encore une science purement conjecturale, qui marche sans principes certains, & qui jusqu'ici n'a même pu suivre aucun ordre constant, parce qu'elle n'a pas de données suffisantes. Toutes ses opérations ne sont que des hasards qui font voir aujourd'hui ce qu'on cherchera en vain demain : aussi n'y a-t-il pas de Livres où il y ait autant d'affertions contradictoires que dans ceux des Chymistes. Jugeons donc du lait par ses effets, & non par des analyses qui nous présentent des substances que la nature y méconnoît. Aucun principe n'y doit prédominer, comme dit fort bien l'Auteur. L.

pendue dans le fluide. D'ailleurs on ne remarque dans le lait, récemment tiré de la mammelle, ni saveur piquante, ni rien qui tienne de l'acide ou de l'al-kali. Quelle que soit la variété des alimens qu'ait pris une femme, & dont le lait se soit formé, ils sont cependant combinés entr'eux de manière qu'on n'y sent aucun principe en particulier. L'altération spontanée qu'il subit ordinairement, ne vient que d'un mouvement fermentatif, occasionné par le dégagement de l'acide qui se développe, & qui jusques-là ne s'étoit point fait sentir. Or, ceci marque que le lait tend à la (1) putréfaction.

---

(1) Dès qu'un principe fait départ & prédomine dans un mixte, dit Hypocrate, le mixte se décompose, & les principes s'abandonnent réciproquement pour aller former d'autres combinaisons. Ce principe

§. VI. Telle est donc la nature du lait ; il tient un milieu entre le sang & le chyle. En l'instillant dans l'œil, il ne doit donner aucun indice de principe acrimonieux. Cependant il faut prendre le lait d'une femme jeune, robuste, gaie, vive, & qui se soit toujours bien conduite pour le moral & le physique. Aussi les Anciens étoient-ils très-attentifs à ne faire prendre aux enfans que le lait d'une Nourrice d'une forte constitution.

---

acide du lait livré à lui-même, éprouve bientôt un mouvement intestin qui le dénature, le rend acrimonieux. Le sel qu'il contient tendant enfin à l'alkalescence, la fermentation putride doit en être le prompt effet : mais ce qui a lieu hors du corps, y arrive intérieurement & avec encore plus de rapidité. Delà les maladies éruptives des enfans ; les fièvres miliaires, pourprées ; les affections cutanées les plus opiniâtres ; la tumeur & l'inflammation des glandes, &c. L.

Capivacci nous apprend qu'il n'a conservé la vie à un fils unique, seul rejeton d'une illustre famille, qu'en faisant toujours tenir près de l'enfant deux femmes à la fleur de leur âge, & dont il tiroit alternativement le lait. Forêt (1) nous dit qu'un jeune homme attaqué de marasme, se tira de son triste état, en tirant le lait d'une nourrice jeune & bien portante.

Parmi les Sauvages du Canada, les femmes n'ayant pas assez de lait pour nourrir leurs enfans, y suppléent avec une espèce de (2) bouillie, faite de farine & de lait, presque au moment de

---

(1) *Observat. & Curat. Medic. & Chirurg.*  
Lib. IV.

(2) Nos femmes sont moins excusables que ces Sauvages, qui n'ont point les ressources qu'on peut trouver dans nos États civilisés. Quand quittera-t-on cette funeste bouillie, qui a tué tant d'enfans? L.

la naissance ; mais cet aliment ne peut leur être que préjudiciable ; l'estomac & les intestins de ces tendres sujets étant incapables de digérer une telle nourriture. Voilà pourquoi les enfans y sont souvent pris d'indigestions , selon le (1) rapport de différens Voyageurs véridiques.

Il en est de même de la pannade , que quelques-unes de nos femmes d'Italie ont coutume de donner à leurs enfans pendant les premiers mois : elle est faite de pain , d'huile , de laurier ; ce qui devient une espèce de substance gommeuse , qui doit infailliblement boucher & obstruer les glandes méfaraïques. De-là résultent les convulsions dont ces enfans sont attaqués. C'est encore un grand abus que de donner aux

---

(1) Voyez Dampier. T. V. Mandeslo ,  
T. II. Thevenot , T. III.

nouveaux nés des sucreries ; car ces substances font la plus vive impression sur leurs viscères , & les mettent souvent dans un état convulsif. C'est pour cette raison qu'Etmuller pensoit que tout ce qu'on peut appeller confiture, faisoit beaucoup de mal aux enfans : il croyoit que ces substances troubloient la bile par leur acidité volatile ; la mettoit dans une orgasme extraordinaire , & altéroient par conséquent (1) le lait.

---

(1) *Oper. omn. medic.* T. II.



CHAPITRE II.

*DE l'obligation où sont les Mères  
d'allaiter elles-mêmes leurs en-  
fans.*

§. I. **J**E ne vois pas d'où vient la folie des mères, qui, avec du bien & toutes leurs aises, se refusent à nourrir leurs enfans. Fières de perpétuer leur lignée & la gloire d'une famille illustre, par leurs enfans, elles ont d'un autre côté assez peu de sentiment pour souffrir que ces enfans prennent avec le lait (1) le caractère & le naturel

---

(1) Cette assertion de l'Auteur est un peu légère. Quelqu'influence que puisse avoir le lait sur l'enfant dont il constitue les organes, nombre d'expériences ont prouvé que des enfans n'ont rien tenu du caractère de

des gens de bas étage auxquels elles les abandonnent. Pourquoi donc feroient-elles étonnées que ces enfans n'aient pas pour elles par la suite les égards qu'ils leur doivent? C'est cependant ce qui doit d'abord résulter de cette conduite. Nos anciennes dames ne se comportoient pas ainsi : fières de la naissance de leurs enfans, elles se feroient crues indignes de les avoir produits, si elles ne les avoient pas allaités, & mérité ainsi, avec justice, le doux nom de mère, qui n'est presque plus qu'un nom emprunté parmi

---

leur Nourrice. L'Auteur nie aussi cette influence de la part du lait des animaux. *Voy.* son Chap. IV. Je ne répéterai pas ce que plusieurs Ecrivains, & bons observateurs, ont dit pour soutenir la négative. Je me contenterai de la croire bien fondée. Quelques cas particuliers ne font pas loi. La prudence n'est cependant pas défendue. L.

nos femmes. Il suffit d'ouvrir l'Histoire pour en être convaincu.

§. II. Voilà pourquoi une femme étoit d'autant plus estimée en Grèce, lorsqu'elle nourrissoit elle-même; tandis que celles qui allaitoient les enfans d'autrui, étoient regardées comme des femmes viles & mercenaires. Une femme Grecque étant traduite en Justice, parce qu'elle allaitoit un enfant qui ne lui appartenoit pas, elle donna pour excuse la faim qui l'avoit réduite à cette triste nécessité. Si nous voyons dans les tragédies grecques des Personnages qui jouent le rôle de Nourrice, il ne faut pas croire que ce sont celles qui ont nourri le Héros ou l'Héroïne de la pièce; car toutes les femmes à qui l'on confioit le soin des enfans de qualité, s'appelloient indifféremment *Nourrices*.

§. III. Les dames Romaines suivirent en ceci l'exemple des femmes

Grecques, comme en toute autre chose. Persuadées qu'il y a les plus grands avantages à nourrir, elles observèrent le plus exactement cette obligation, ce devoir sacré prescrit par la Nature. Tacite nous apprend que toute femme, à Rome, étoit obligée de nourrir ses enfans : c'est ce que prouvent les reproches que César fit à certaines femmes qui avoient *vendu leur lait à prix d'argent*. Au lieu d'enfans, leur disoit-il, vous n'avez dans les bras que des singes. Il ne doit donc pas paroître étrange que Flaccilla, épouse de Théodose, ait elle-même nourri Honorius; ni que Cornélie ait nourri tous les Graques ses enfans. Je pourrois en citer ici nombre d'autres, qui ont rempli, avec les plus grands avantages, les devoirs honorables de mère & de nourrices, même dans des tems moins éloignés du nôtre.

§. IV. Telle étoit aussi la coutume des anciens Peuples de la Germanie, au rapport de Tacite. Voilà aussi pourquoi ces Peuples devinrent si forts, si robustes, & la terreur de toute l'Europe. Cet usage est encore celui de plusieurs Nations entières, où il s'est pratiqué le plus rigoureusement. L'Histoire nous apprend qu'à la Chine aucune femme ne peut être admise à un emploi considérable, si auparavant elle n'a elle-même allaité tous ses enfans : & une femme qui n'y a pas rempli ce devoir, est plutôt comptée dans la classe des courtisannes, que dans celle des femmes honnêtes.

§. V. Les Georgiens se conduisent en ceci comme les Chinois. Nous apprenons des Voyageurs, que toutes les Georgiennes allaitent leurs propres enfans. De-là vient cette beauté si séduisante qu'on remarque dans ces femmes :

à l'âge même de quarante ans, elles inspirent l'amour le plus vif aux Européens qui se trouvent avec elles. Les hommes, quoiqu'avec une manière de vivre laborieuse, & même très-pénible, y sont, dans un Pays très-chaud, de la plus haute stature, bien faits, & surpassent ceux des climats plus tempérés.

§. VI. Les femmes riches, ou aisées, ne devroient donc pas hésiter un seul instant à s'assujettir à l'allaitation, en considérant les avantages qui en résultent pour elles & pour leurs enfans. En effet, quelle douce satisfaction n'éprouve pas celle qui remplit ce devoir sacré de son état ! quelle tendresse pour un enfant qu'elle a toujours eu près de son sein, dans ce tendre âge ! quel plus doux aspect pour une mère sensible, que celui de voir sa famille s'animer, se perpétuer sous ses yeux par son propre sang, tandis que la Nature jouit de tous les

droits qu'elle a ! M. Aurèle ( 1 ) disoit, fort bien, qu'une femme pouvoit avec droit s'appeller mère, lorsqu'elle avoit nourri son enfant de son lait. On voit aussi dans Aulugelle ce que les Anciens pensoient à cet égard, Liv. XII. Ch. I.

§. VII. Mais les femmes qui ont de la fortune, & même seulement un état aisé, devroient sentir aujourd'hui plus que jamais, combien il est important pour elles-mêmes d'allaiter leurs enfans. Celles qui ne nourrissent point ont des lochies beaucoup plus abondantes, après avoir été obligées de refouler le lait. Cet inconvénient leur dure quelquefois quarante jours. A cela succèdent souvent des fleurs ( 2 ) blan-

---

(1) Voyez Ambroise Paré, p. 360.

(2) Cette réflexion de l'Auteur mérite la plus grande attention. Les fleurs blanches qui minent tant de femmes, oisives sur-tout,

ches , occasionnées & perpétuées par l'engorgement de l'utérus , qui d'ailleurs n'a plus le ton nécessaire pour s'acquitter de ses fonctions naturelles. Dans d'autres femmes , ce sont les glandes du sein qui s'engorgent , se durcissent , deviennent ulcéreuses , & quelquefois skirreuses , au point d'être suivies des plus funestes (1) conséquences.

---

dans les grandes Villes , deviennent quelquefois si acrimonieuses lorsqu'elles ont le lait supprimé pour cause , qu'il n'est pas rare de les voir suivies d'affections ulcéreuses les plus critiques. L.

(1) L'Auteur pouvoit sans doute faire ici le détail le plus étendu sur les suites funestes , occasionnées par la résidence du lait dans le sein. Je dirai seulement que j'ai vu plus de quarante femmes qui ont eu le sein presque dévoré par des ulcères laiteux , & qu'on a eu bien de la peine à guérir. Une , entr'autres , en eut les muscles de la poi-

En

En outre, la répercussion du lait qui se jette presque dans toutes les parties du corps, même les plus éloignées du centre, donne peut-être lieu par la fuite à tant de fausses-couches, dont on cherche en vain la cause; à tant d'accouchemens trop hâtifs, & desquels il ne résulte que des enfans foibles, malingres, & qui vivent assez rarement quelques années. Or ces inconvéniens sont aujourd'hui très-fréquens.

En vain le Médecin emploie-t-il toutes les ressources de l'Art & de l'expérience pour guérir nombre de ces maladies résultantes de la non-lactation: la Nature opprimée revendique toujours ses droits; & la plupart des femmes

---

trine rongés en partie, & fut pendant presque trois ans dans un état désespéré. On fait aussi que la folie survient assez souvent au transport du lait au cerveau. L.

ne guérissent réellement qu'en prenant le parti d'allaiter, soit leurs enfans, soit ceux d'autrui. Morton (1) nous dit que plusieurs femmes menacées de phthisie pulmonaire, n'ont échappé au danger qu'en allaitant. J'ai vu une Dame de qualité attaquée de cachexie, à la suite d'un lait répercuté; d'autres femmes, parmi le vulgaire, attaquées de scorbut, & qui se sont rétablies en allaitant les nourrissons qu'on leur confia.

On doit sur-tout remarquer ici avec (2) Ballexferd, que s'il meurt beaucoup de femmes pendant la grossesse, dans l'accouchement, on en voit au contraire très-peu mourir pendant qu'elles allaitent.

---

(1) Dans son *Traité de la Phthisie*, p. 25. Genev. 1696.

(2) *Dissertation sur l'éducation physique des enfans.*

§. VIII. Si les femmes s'imaginent conserver mieux leur fraîcheur & leurs traits en n'allaitant point, elles s'abusent étrangement. Car, rien de plus ordinaire que de voir se faner en trois ou quatre ans une jeune femme qui ne nourrit pas, & qui répercute ainsi forcément son lait. A cet égard seul, les femmes ont donc le plus grand intérêt d'allaiter, afin de se tenir en garde contre tant d'agens destructeurs, qui font si promptement disparaître leurs traits. L'expérience prouve, au contraire, que celles qui nourrissent conservent beaucoup plus long-tems leur fraîcheur (1) & l'éclat de leur carnation.

---

(1) *Aet. Tetrab. IV. Serm. IV.* — Haller. *Disput. ad morb. Histor. & Curat. T. III.*



---



---

### CHAPITRE III.

*DES dangereuses conséquences qui résultent de faire allaiter des enfans par des Nourrices.*

§. I. **P** ARMI tant de milliers d'hommes qui peuplent les grandes Capitales (1) de l'Europe, ce sont particulièrement les familles riches qui dégénèrent plutôt que celles des pauvres. L'espèce est en général abâtardie parmi ces gens aisés : on remarque en eux une extrême indolence, un esprit lourd, un caractère peu décidé, des corps foibles, délicats, incapables d'aucun travail. Il sembleroit même que la Nature eût voulu leur re-

---

(1) L'Auteur parle ici de Naples particulièrement. L.

fuser les forces nécessaires pour soutenir les plaisirs, qui ne tardent pas à les user. Enfin, un grand nombre de rejetons périssent dans ces familles, peu de tems après avoir vu le jour.

§. II. On dira, peut-être, que cela vient de ce que la texture de leurs corps est différente de celle des autres classes de la Société; que la Nature les a formés d'une autre pâte plus délicate; qu'en conséquence les impressions externes font sur eux le même effet que le vent sur un frêle roseau qu'il fait trembler au moindre souffle, ou que l'haleine sur une glace bien nette. Quelle que soit la cause de leur délicatesse, il est certain que la Nature est si attentive, si industrieuse à former les corps humains, qu'elle nous fait voir dans tous la même symétrie, en donnant aux membres de chaque individu la même liberté d'agir, avec plus ou moins de

perfection (1), conformément au but qu'elle s'est proposé. En vain Epicure soutenoit-il, selon ses sophismes ordinaires, que les membres de l'homme n'avoient point été créés chacun pour le but de certaines fonctions; comme les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, la langue pour parler; parce que, dit-il, avant ces opérations, toutes ces parties étoient (2) déjà complètes & parfaites.

§. III. Je ne suis cependant pas non

---

(1) Boerhaave, *Instit. Medic.* vol. III. Montagne, *Essays*. Liv. 2.

(2) . . . . . Omnia denique membra  
Ante fuêre, ut opinor, eorum quàm foret usus.  
Haud igitur potuêre utendi crescere causâ.

*Lucret.* Lib. IV. v. 838.

Mais un homme sensé pouvoit-il se persuader que l'ordre & la symmétrie des membres fussent des arrangemens de pur hasard, & sans but? L.

plus trop porté à croire que l'état foible & mal fain des gens riches, ou aisés, vienne absolument de la manière peu réglée dont ils vivent, & dont ils abusent de beaucoup de choses nuisibles à leur santé. D'ailleurs, il est de fait que le corps humain est en général constitué de manière à s'accommoder sans inconvénient de tout ce à quoi (1) on l'accoutume. Au contraire, quelque salubre que soit une chose, le corps ne l'admet pas sans peine, s'il n'y est pas accoutumé par l'usage.

On pourroit confirmer ces réflexions par l'exemple de ceux qui se livrent

---

(1) Hippocrate, fondé sur ce principe, convenoit que des alimens moins salubres en eux-mêmes, mais auxquels on étoit accoutumé, étoient préférables à des alimens plus sains, mais insolites : aussi conseilloit-il de revenir toujours aux choses d'usage ; & Galien a senti la vérité de cette maxime. L.

habituellement à l'ivresse , à la crapule. Ces gens, loin d'essuyer aucune fâcheuse révolution de cette odieuse habitude, souffrent, tombent malade, ou dans un état de langueur, lorsqu'ils se déterminent ou qu'on les oblige à se priver de vin. Le célèbre Philosophe Gassendi, tom. II. p. 144. rappelle quelques exemples anciens, qui méritent de trouver place ici.

« On fait, par le rapport de Sextus,  
» que certain Rufin buvoit une décoction d'hellébore sans vomir, ni être purgé; & qu'au contraire il en usoit comme d'une boisson ordinaire, dont il faisoit bien la digestion. Certain Eudème de Chio prenoit, sans aucune incommodité, jusqu'à vingt-deux potions d'hellébore. Le nommé Thrasias en mangeoit habituellement, de même que plusieurs Bergers. Certain Pharmacopole, ou

» Charlatan, les ayant vus en manger  
» une ou deux racines, restoit dans le  
» plus grand étonnement, lorsqu'il sur-  
» vint un Berger qui en prit, & en  
» mangea une poignée entière sans au-  
» cun mal ».

Telle est la raison pourquoi nombre  
de Nations, du vieux & du nouveau  
Monde, sont sujettes à très-peu de ma-  
ladies, quoiqu'avec une manière de vivre  
absurde pour nous, déréglée; mais l'u-  
sage les garantit de tout inconvénient.  
Ces gens, en général, parviennent à  
une extrême vieillesse, s'il faut en croire  
nombre de Voyageurs sur la bonne foi  
desquels on n'a point de soupçons.

§. IV. D'autres s'imaginent que la  
foiblesse des gens riches vient de l'in-  
constance & de l'irrégularité des saisons.  
Il est sûr que les fréquentes alternatives  
de température dans nos climats, où  
nous avons des saisons presque opposées

dans un même jour, peuvent devenir nuisibles à la santé, sur-tout de ceux qui ne sont pas assez attentifs à se vêtir selon la température. Or, c'est ce à quoi ne font pas réflexion tous ces gens vains & hautains, qui ne suivent que le luxe & les modes, comme je l'ai fait voir ailleurs (1). Mais, s'il m'est permis de dire mon sentiment, je ne puis souscrire sans réserve à cette opinion. En effet, si cela provenoit de la variation du tems, & non d'autre cause, la santé des autres hommes devroit également être dérangée, puisqu'ils sont aussi exposés aux mêmes influences. Je ne parlerai pas de l'influence des planètes : on est aujourd'hui revenu de cette erreur. Nous n'admettons dans les Scien-

---

(1) Cet Ouvrage Italien a pour titre :  
— Dégredation de l'espèce humaine, occasionnée par l'abus des modes. §. II. & III.

ces que des choses de fait & d'expérience certaine ; ainsi je laisse à d'autres à réfuter ces délires.

§. V. Il me paroît donc vraisemblable que la cause de la dégénération des familles riches, ou aisées, ne peut être attribuée, en grande partie, qu'aux Nourrices à qui on en confie les enfans. Les gens riches, ou aisés, étant, plus que le vulgaire, dans cette malheureuse habitude, pour éviter la gêne & la contrainte, ou par une sottise affectation de vaine grandeur, croient qu'il est de leur état de se voir entourés de femmes : mais en même-tems ces Nourrices sont pour leurs enfans les causes des maladies dont ils prennent le principe avec le lait, comme je vais le faire voir.

§. VI. On choisit ordinairement une Nourrice parmi de pauvres Payfannes, parce qu'on s'imagine qu'elles sont moins

entachées de vices & de mauvais levain : mais l'expérience journalière nous prouve le contraire. D'ailleurs, ces femmes n'ont aucun principe d'éducation ; s'abandonnent fans réflexion à tous les mouvemens des sens. Comme elles ignorent les motifs pour lesquels elles devroient s'opposer à l'impétuosité de leurs passions & de leurs desirs défordonnés, elles s'y abandonnent d'autant plus, qu'elles ne savent ni ne peuvent les arrêter. De-là vient que leurs élèves font comme imprégnés de ces vices avec le lait ; & ont le corps toujours affecté, en proportion des passions de leurs Nourrices.

Quelquefois même, fatiguées des cris d'un enfant qui souffre, par plusieurs raisons qu'elles n'examinent point, elles poussent la barbarie jusqu'à les frapper sans ménagement, au lieu de chercher à les adoucir, à les calmer : traitement

indigne, mais en quelque forte excusable en ces femmes, qui n'ont point ni ne peuvent avoir ce tendre instinct d'une véritable mère.

§. VII. La plus grande occupation des femmes de campagne, est le travail pénible des mains & de la table. Dès qu'elles quittent le travail des champs, elles passent le reste du tems à boire & à manger. Leurs alimens sont ordinairement les plus grossiers ; leurs boissons sont de mauvais (1) vins, austères,

---

(1) En général les vins d'Italie sont fort mauvais, en comparaison des vins de France. Les anciens Romains ne tiroient de bon vin que du Mont-Gaurus, & c'est encore le seul endroit où l'on en fait qui rappelle son buveur. Quoique ces observations concernent particulièrement les Italiennes, elles peuvent fournir matière à réflexion au sujet des femmes de nos Provinces. Il ne s'agit que de rapprocher les termes de compa-

durs. Privées, par l'habitude, du plaisir qu'elles trouvoient d'abord à ces vins, elles en augmentent la dose, pour ressentir les sensations qu'elles en avoient éprouvées. De-là vient qu'elles sont la plupart si fort adonnées au vin, sans réfléchir sur les suites de ce coupable plaisir, qui est le seul qui les affecte : autrement elles éprouveroient un malaise, une inquiétude, qui troubleroit tout leur éréthisme naturel, ou cet état comme spasmodique, auquel elles se sont accoutumées.

§. VIII. Faites à cette manière de vivre, elles passent dans les Villes; mais bientôt c'est un tout autre régime qu'il leur faut suivre. Des travaux pénibles du corps, elles passent à l'inertie, à une vie tranquille, monotone, paresseuse.

---

raison, pris de la différente manière de vivre. L.

Au lieu d'ails, d'oignons, de ciboules, ce sont des alimens friands, sucrés, délicats, dont elles usent. En quittant leur air champêtre & pur, elles ne respirent que dans une atmosphère de vapeurs & d'exhalaisons nuisibles, pour vivre à la chaîne après avoir renoncé à la liberté. Il n'est donc pas surprenant qu'elles en ressentent bientôt les impressions; & qu'elles éprouvent en conséquence un mal-aïse, une inquiétude qui les rendent très-malheureuses, & sujettes à nombre de maladies. Les élèves qui en sucent le lait en reçoivent aussi les dangereuses impressions.

Si elles pensent à reprendre leur première vigueur, ou trop affoiblie, ou peut-être entièrement perdue, elles ont recours, même sans le vouloir, au vin, qu'elles croient capable de produire en elles cet effet. Voilà pourquoi il n'est

pas rare de voir des enfans (1) enclins naturellement au vin, au grand détri-  
ment de leur santé. Si le vin à tant  
abrégé la vie parmi nombre de Peu-  
plades de l'Amérique, depuis que leur  
commerce avec les Européens leur a  
procuré ce poison favorable & séduc-  
teur, quel dommage ne doit-il donc  
pas causer au corps de ces tendres en-  
fans, qui sont encore plus susceptibles  
d'en recevoir les impressions malignes?  
Nombre d'observations nous prouvent  
que des enfans ont été extrêmement  
portés au vin, pour avoir sucé le lait  
de Nourrices sujettes à s'enivrer. J'ai  
connu, il y a peu de tems, une jeune

---

(1) Voyez ma Note 1 Chap. II. Quant  
au vin, je pourrois citer des faits tout op-  
posés à l'affertion de l'Auteur. Ainsi elle  
ne peut être que très-particulière. L.

filles de sept ans on ne peut plus passionnée pour les liqueurs spiritueuses, parce que sa Nourrice avoit le même penchant.

§. IX. Mais de tous les vices des Nourrices, le plus dangereux pour les enfans est peut-être celui de la fainéantise & de la malpropreté. De-là vient qu'elles laissent avec la plus grande infouciance leurs nourrissons dans l'ordure pendant des journées entières, sans réfléchir aux maladies auxquelles elles les exposent. Des excréments ainsi échauffés par la chaleur du corps, en contractent une horrible putridité, dont le corps reçoit nécessairement l'impression. Les parties les plus subtiles & les plus pénétrantes, encore plus exaltées par cette résidence, s'infinuent par tous les pores de la peau, altèrent les humeurs qui circulent dans les vaisseaux, & occasionnent les dérangemens les plus étran-

ges. Il est si vrai que la propreté facilite la transpiration, que les Sauvages eux-mêmes y sont fort attentifs. Quoique ces gens n'aient point de linges, & que conséquemment il ne leur soit pas possible de changer comme nous le faisons, ils y suppléent par le moyen des (1) peaux.

§. X. Ne doit-on pas aussi être étrangement choqué de voir presque toutes les Nourrices ne présenter rien à manger à leurs élèves, qu'après l'avoir mis dans leur propre bouche? Quel effet ne doit pas produire cet aliment imprégné d'une salive acrimonieuse, & des faletés de la bouche de ces femmes? Si l'enfant le rejette, elles le lui remettent forcément entre les dents avec leurs doigts sales, & le forcent

---

(1) V. Dampier. Voyag. T. II. & d'autres.

de l'avalier. Heureux si le pauvre innocent n'est pas battu dans ces circonstances ! J'ai souvent observé que cette malpropreté étoit cause & de vomissemens , & de convulsions , capables d'affoiblir l'organisation de l'enfant , au point de le disposer à différentes maladies.

Pour obvier à tant de désordres , on a ordinairement recours aux remèdes (1) absorbans. Cela réussit pour quelques jours. Mais les mêmes inconvéniens reparoissent bientôt ; parce qu'on n'a songé qu'à faire cesser les effets , & non les causes.

---

(1) Ces absorbans jettent les enfans dans un autre danger , s'ils sont administrés sans prudence. Il en résulte des obstructions opiniâtres dans les intestins. J'ai remarqué que les Anglois usent trop légèrement de ces remèdes. L.

§. XI. Il y a encore un autre défaut dans les Nourrices : c'est de rester assises au lit pendant la nuit, lorsqu'elles donnent le sein à leurs nourrissons. Dans cet état, le sommeil s'empare d'elles assez souvent ; & il n'est pas rare de voir les enfans suffoqués sous elles, où tomber de leurs bras à terre, & se fracasser la tête ou les membres. Les femmes y font plus d'attention en France que chez (1) nous, où cet usage subsiste généralement par-tout, malgré les avis des plus éclairés Moralistes, qui leur représentent fortement qu'elles se rendent coupables d'infanticide, en mettant un enfant coucher avec elles.

Le sommeil des enfans donne en-

---

L'Auteur dit que *cet usage* est entièrement aboli en France : cela seroit bien à désirer. Mais il s'en faut de beaucoup. J'ai prouvé le contraire dans le *Traité de Rosen. L.*

core lieu à un autre inconvénient. Si les enfans y sont naturellement portés, il est aussi des momens où l'on ne peut le leur procurer que par une espèce de contrainte, ou d'adresse. Mais les Nourrices ignorant, ou ne voulant pas chercher les moyens avantageux de parvenir à ce but, emploient malheureusement des (1) *opiates*, de la *thériaque*, du *Diascordium*, du pavot, qui ne peuvent être que très-préjudiciables à des fibres aussi sensibles. Tel est, sans doute, la cause des folies, des vertiges, qu'on apperçoit tous les jours dans les enfans des riches, ou des gens aisés. On y doit

---

(1) L'opium, & en général tous les somnifères, sont singulièrement préjudiciables aux enfans; il ne faut jamais leur en faire prendre qu'à l'extrême nécessité, & avec la précaution de quelques purgatifs très-doux dans les intervalles. L.

rapporter aussi les fâcheuses convulsions des enfans, les différentes maladies de poitrine : & c'est ce que confirment suffisamment les observations des Médecins les plus éclairés.

§. XII. Pendant que ces femmes nourrissent, on les astreint à une continence absolue. Mais l'appétit des sens étant plus irrité par cette privation (1) de jouissance, elles en deviennent plus sujettes aux vapeurs, aux affections spasmodiques, au grand désavantage de leurs élèves. De-là vient que les enfans qui en prennent le lait n'arrivent jamais à ce degré de force & de santé

---

(1) La continence absolue peut devenir encore plus préjudiciable à l'enfant qu'à celle qui le nourrit. C'est sur l'avis d'un Médecin éclairé qu'une femme doit se régler dans ces circonstances. Mais si une Nourrice a besoin de jouissance, qu'elle ne présente le sein que quelque tems après. L.

qu'on désireroit en eux , & restent sujets à nombre d'incommodités. Qu'on ne soit donc pas surpris d'en voir périr plusieurs , & presque subitement , dans les bras de leurs Nourrices. Mais on seroit moins étonné , si l'on étoit bien instruit de tout ce qui se passe.

§. XIII. Comme , d'ailleurs , ces femmes mercenaires aiment assez peu leur famille , pour quitter mari , enfant , tout ce qu'elles ont de plus cher , elles s'inquiètent peu de s'examiner , & de réfléchir si elles ont les qualités requises à la lactation. Elles se présentent avec un lait trop vieux sans aucun scrupule ; & allèguent la fatigue du voyage qui leur aura troublé le lait , si l'on en (1)

---

(1) Il n'est rien de plus difficile que de connoître l'âge du lait de la Nourrice , même en y apportant la plus grande attention ; leur finesse l'emporte souvent sur l'examen le plus rigoureux. L.

soupçonne la mauvaise qualité. Une mère qui a besoin d'elles s'en laisse imposer : & ces femmes deviennent ainsi la cause de l'anéantissement des familles.

§. XIV. D'autres sont infectées de gale, de dartres, & d'autres vices de la peau, qu'elles répercutent pour un tems, en se lavant avec une décoction de tabac, de manière qu'il ne paroît plus rien ; & elles trompent ainsi le médecin le plus expérimenté. De-là tant d'enfans affectés de vices opiniâtres de la peau, dont on ignore la cause, & dont un grand nombre deviennent les victimes, aussi décidément que si on leur eût mis le couteau dans la gorge. Tant d'inconvéniens & de dangers, devraient bien rendre les mères de famille plus circonfectes, & plus sensibles envers ces innocens, qu'elles confient si indiscrettement à ces Nourrices mercénaires.

§. XV.

§. XV. Il n'est pas rare non plus qu'elles soient atteintes de mal vénérien, & qu'elles insinuent ainsi le mal avec le lait. Les Médecins, malgré toute leur expérience, & l'examen le plus scrupuleux, sont, dans ce cas, plus exposés à être trompés que dans tout autre. Ces femmes rusées savent masquer leur état avec tant d'adresse, qu'on ne peut en appercevoir aucun indice. Il n'est donc pas étonnant que les enfans en reçoivent insensiblement les impressions, & que souvent on en voie périr. Sont-ils plus heureux en cela, que s'ils avoient vécu avec une maladie incurable ? Ces accidens ne sont malheureusement que très-ordinaires chez nous ; & j'en produirois assez s'il m'étoit permis de le faire. J'en citerai un, arrivé loin de nous, & consigné dans les Ecrits de (1) Linné.

---

(1) Rosen en fournit d'autres exemples,

§. XVI. « On donna , dit-il , une  
 » Nourrice infectée au fils d'un Capi-  
 » taine ; bientôt elle lui communiqua  
 » le mal avec le lait. La mère , qui  
 » tous les matins approchoit l'enfant  
 » de son sein , plutôt pour l'amuser  
 » que pour l'allaiter , s'aperçut , peu  
 » de tems après , de quelques duretés ,  
 » & d'ulcères au sein. Elle en fit con-  
 » fidence à une vieille femme , qui ,  
 » moyennant certains onguens , réper-  
 » cuta intérieurement le mal. Quelque  
 » tems après , il lui survint de l'in-  
 » flammation au col ; elle regarda cela  
 » comme l'effet de l'engorgement de  
 » quelques glandes , survenu par l'im-  
 » pression d'un air froid , ou de boisson  
 » fraîche. Il se passa certains tems avant

---

& je pourrois citer l'enfant d'un Libraire ,  
 qui a pris , avec le lait de sa Nourrice , le  
 virus de cette maladie , & en est mort. L.

» qu'elle entrevît aucun danger. Mais  
» son mari ne tarda pas à s'appercevoir  
» de quelques ulcères à ses lèvres après  
» avoir couché avec elle. On fit venir un  
» Médecin : il soupçonna en eux un  
» vice vénérien. Après diverses tenta-  
» tives , il se détermina à traiter cette  
» Dame avec des médicamens mercu-  
» riaux. Dès-lors, les inflammations  
» du col cessèrent ; & l'on découvrit  
» la vraie cause du mal. Après diffé-  
» rentes informations, on apprit enfin  
» que la Nourrice étoit entachée de  
» mal vénérien, & l'avoit ainsi com-  
» muniqué au père & à la mère, par  
» le canal de l'enfant. Cette malheu-  
» reuse alla ensuite se présenter ailleurs  
» pour nourrice dans une grande Mai-  
» son. L'enfant qu'on lui abandonna  
» étant d'une constitution foible, ne  
» tarda pas à mourir du lait infecté  
» qu'il prit ».

§. XVII. On rapporte aussi qu'une Dame de Rome allaitant son fils, éprouva le plus grand accident. Cet enfant tira un jour le lait d'une pauvre femme, qui auparavant avoit allaité l'enfant d'une mère affectée de scorbut. Bientôt après cette Dame approchant son fils de son sein, éprouva une chaleur ardente par-tout le corps : le mammelon s'ulcéra ; & elle devint scorbutique. Hippocrate observe qu'un enfant qui avoit suçé de mauvais lait, fut attaqué de la (1) pierre. *V. de morb. capit. cap. XVI.* Van Elmont dit en avoir vu périr un par la même cause. *Infantis nutrit. ad vit. long.*

§. XVIII. Il résulte des observations faites par nombre de Médecins éclairés, qu'il périt infiniment plus d'enfans

---

(1) Cette observation n'est pas décisive ; la pierre pouvoit venir d'autres causes. L

par l'abus des Nourrices, que par toute autre cause. L'expérience a prouvé qu'à Lyon, de cent *enfans trouvés* confiés à des Nourrices, il n'y en eut que trente-six qui arrivèrent à l'âge de soixante-dix ans : à Montpellier il en est mort soixante sur cent : à Grenoble trente : à Perpignan soixante-dix sur le même nombre. Dans une paroisse très-grande & très-peuplée des environs de Londres, & en très-bon air, tous les enfans, selon le rapport de Harris, y moururent, excepté deux. On attribua ce désastre à ce qu'on les avoit confiés à des Nourrices. Les années suivantes, le même désastre arriva par la même cause. Les calculs faits en Hollande pendant trente ans, ont prouvé que de cent-soixante enfans confiés à des Nourrices, il en meurt au moins cent par an.

§. XIX. Mais, sans nous arrêter à

tant d'observations faites dans des Pays éloignés de nous, fixons-nous sur ce qui arrive parmi nous, & nous verrons que la même cause fait périr plus d'enfans que tout ce qu'on peut imaginer. On fait que de ce grand nombre d'enfans qu'on apporte à l'Hôpital-Royal de l'Annonciation, à peine en survit-il quelques centaines sur plusieurs milliers : c'est aux Nourrices qu'on attribue directement cette déperdition de l'espèce humaine; & c'est ce que prouvent les registres les plus exacts. On en conclut donc, avec raison, que de tous les enfans qu'on abandonne aux Nourrices, il en périt au moins les deux tiers; tandis qu'il en meurt à peine un quart de ceux qui sont élevés par leurs mères.

§. XX. Cet abus destructeur, malgré les grands dommages qu'il cause, & qu'on ne peut attribuer qu'à la faute des Nourrices, n'a pu se déraciner jus-

qu'ici : au contraire , il prend de jour en jour de nouvelles forces , nonobstant les représentations , les avis des Médecins les plus sages & les plus instruits. Est-il donc surprenant que la santé des gens riches , ou aisés , soit plus foible , plus chancelante que celle des autres. La lactation , si importante en elle même pour les Etats , devoit bien mériter la plus grande attention de la part des Magistrats , qui sentent la nécessité de la (1) population.

§. XXI. Jettons un coup-d'œil sur les enfans qui sont élevés par leurs mères , nous les verrons forts , bien conformés. En outre , à peine sont-ils nés & couverts , qu'ils deviennent pour leur mère l'objet de la plus tendre amitié , de la plus grande attention.

---

(1) V. Locke, *Educat. phys.* des Enfans , T. I.

La mère, animée par le zèle le plus pur, les garde, les soigne, avec cette sollicitude qui ne peut se sentir que par elle-même : elle leur donne une nourriture analogue à celle dont ils se nourrissoient dans son sein. Bien loin de les haïr, comme font souvent les Nourrices à cause des inquiétudes & du trouble qu'ils leur causent, elle ne peut même être indifférente à l'égard de ces innocens. Elle s'oublie pour être toute entière à l'enfant qu'elle allaite, pour lui procurer tous les secours imaginables, & ne pense absolument à autre chose qu'à la conservation de cet enfant. Elle passera les nuits s'il le faut sans dormir, & prend à peine un instant de sommeil pour se reposer, dans la crainte de ne point subvenir au moindre besoin de son élève. Elle ne fera pas moins réservée à l'égard des alimens, tant sur le choix, que sur la quantité. Il n'y aura

donc pas à s'étonner que l'espèce humaine se multiplie avantageusement dans une famille où une mère élève ainsi ses enfans. On y voit à chaque génération un grand nombre d'individus les mieux formés, & les plus robustes, utiles à leurs familles & à la Patrie.

§. XXII. C'est dans cette éducation physique qu'il faut chercher la source de cet amour fraternel, qu'on apperçoit à peine entre ceux (1) qui ont été élevés par des Nourrices étrangères. Ils ne voyent souvent leur bien que dans le mal des autres. De-là cette cruelle antipathie qui naît entre des frères & sœurs, au lieu d'y voir régner

---

(1) Je voudrois pouvoir copier ici en entier le morceau d'Aulugelle, dont notre Auteur rapporte une partie. Ce discours de Phavorinus est de la plus mâle éloquence.  
V. *Aulug.* L. XII. C. I.

cette concorde qui devroit subsister entre des individus nés d'un même sang, & dans laquelle consiste la félicité des familles. On pourroit, avec raison, comparer ces individus aux animaux aquatiques, qui se poursuivent continuellement, & ne vivent, ne subsistent que par la destruction des autres. Toujours dévorés par l'envie d'ôter aux autres le peu qu'ils ont, parce qu'ils se font accoutumés à n'être jamais satisfaits, ils trouvent à chaque pas des sujets de querelles, de débats : l'orgueil éclate, veut maîtriser tout; & tout est pour eux un objet de haine & d'inimitié.

Tous ces faits prouvent évidemment que cela vient des Nourrices étrangères à ces Enfans. D'ailleurs, après avoir vu que ces enfans dégénéroient nécessairement entre leurs mains, devenoient foibles, délicats, & souvent mal-sains,

nous pouvons croire que l'esprit doit  
se sentir du mauvais état du corps,  
& qu'ils sont d'autant plus en proie à  
leurs passions, que leur état touche peu  
les gens honnêtes & bien élevés.



## C H A P I T R E I V.

*DE la manière d'allaiter les  
Enfans à la main.*

§. I. **I**L peut y avoir nombre de raisons pour lesquelles une mère est hors d'état d'allaiter elle-même : c'est surtout un état malade , toujours préjudiciable à l'enfant qui prendroit le lait d'une telle mère. Il est très-sûr que si la mère est dans un état fiévreux , elle ne doit ni ne peut nourrir son enfant ; car l'un & l'autre s'en trouveroient fort mal. Il en est de même des autres maladies , qui pourroient survenir à une mère. Dans tous ces cas-là , on auroit recours au lait des animaux avec beaucoup d'avantage , préféablement au lait des Nourrices.

§. II. L'expérience a prouvé que le

lait des animaux devient un remède efficace en certaines maladies. Si ce lait a tant d'efficacité sur des tempéramens mal-sains, ou sujets à des dérangemens habituels, quel effet ne produira-t-il point sur un enfant qui vient de naître; dont les fibres molles & flexibles n'ont encore contracté aucune mauvaise habitude; & qui, si elles ne sont pas bien saines, peuvent au moins le devenir aisément. D'un autre côté, quel dommage, quel mal produiroit un tel lait, n'étant pas corrompu, ni susceptible d'altération au degré de celui des Nourrices. On me dira, peut-être, que les enfans prendront avec ce lait, les affections, le caractère même des animaux: la stupidité de l'âne, la voracité de la vache, la timidité de la chèvre, selon la nature de ces différens laits. Mais ces réflexions me semblent des plus mal fondées. Car nous savons que plusieurs

personnes nourries du lait d'animaux, même féroces, n'ont rien pris de leur naturel, comme l'Histoire en fait mention. Ovide n'est (1) pas une autorité suffisante pour nous y arrêter. D'ailleurs, nombre de personnes se mettent assez souvent en certaines occurrences à la diette au lait, & nous ne voyons pas que pour cela elles prennent rien du naturel des animaux dont le lait leur sert de nourriture. S'il est quelquefois arrivé que des enfans, nourris dans les bois par des bêtes féroces, ont pris peu-à-peu leur caractère, ceci ne doit pas être attribué au lait, mais à la compagnie habituelle de ces animaux, à l'in-

---

(1) Natus es e scopulis, nutritus lacte ferino;  
Et dicam silices pectus habere tuum.

*Trist. L. III. Eleg. XI.*

Mais c'est un Poète qui parle avec humour. L.

clémence de l'air auquel ils ont toujours été exposés : circonstances qui n'auroient pas lieu pour ceux qui seroient nourris du même lait à la maison, & loin de ces animaux ; ainsi il n'en résulteroit pas les mêmes effets.

§. III. Si nous considérons la nature des animaux, nous trouvons qu'ils discernent mieux que nous ce qui leur est bon. Rarement ils s'abusent sur le choix des alimens, & ils ne s'épuisent pas par les plaisirs. Guidés par le seul sentiment de leurs besoins actuels, ils se satisfont sans en chercher de factices : il ne dorment que le tems nécessaire ; ne font d'exercice (1) que celui qu'ils peuvent soutenir, & qui contribue à leur santé.

---

(1) Les animaux en général ne font que peu d'exercice ; & c'est sur-tout pour satisfaire les besoins de la Nature. Le chien, dans l'état sauvage, suit la même loi. L.

Les animaux ont donc un sentiment beaucoup plus exquis que nous, beaucoup plus sûr, & une santé plus ferme.

§. IV. Voilà pourquoi les animaux sont sujets à très-peu de maladies, & même pourquoi quelques-uns ne sont jamais malades. Qu'on demande aux Chasseurs s'ils ont jamais rencontré dans les bois un animal malade. Ils répondront qu'au contraire, ils en ont vu beaucoup qui avoient été grièvement blessés, & dont les plaies se sont trouvées bien cicatrisées. D'autres ayant l'un ou l'autre membre cassé, se sont guéris sans aucun secours que celui de la Nature, & du tems; sans autre régime, que la manière de vivre habituelle. Chez eux, point de tortures, point de sections, d'incisions, de drogues, de mains expérimentées dans l'art de guérir, ni d'abstinences qui les exténue.

§. V. Si les corps des enfans peuvent recevoir beaucoup d'avantage du lait des animaux, ils n'en tireront peut-être pas moins de l'interruption : car, il est de fait, que la Nature, restant toujours dans les mêmes rapports, en éprouve une sorte de dégradation : au lieu qu'en interrompant on l'empêche de s'abâtardir. Il conviendra donc aussi en nourrissant avec du lait humain, de leur faire prendre du lait des animaux pour les rendre plus vigoureux. Les Agriculteurs en font de même à l'égard du bled. Ils changent de terrain tous les ans ; ou au moins ils lui rendent une nouvelle force avec les fumiers, ou autres matières capables d'en ranimer les qualités.

§. VI. J'ose donc assurer que le lait des animaux doit être beaucoup plus avantageux aux enfans, pour les élever, que celui des Nourrices mercénaires, &

qu'ainsi on ne doit pas balancer à le préférer. C'est avec raison, sans doute, que les habitans de l'Islande & de Groenlande ne donnent jamais de Nourrices aux enfans qui perdent leur mère; mais le lait de leurs animaux. Jamais (ou très-rarement) ces gens ne sont malades; & ils parviennent à une extrême vieillesse. Pour cet effet, on pourra employer le lait de vache, de chèvre, d'ânesse de brebis. Ces animaux s'approchent de l'homme volontiers, & donnent même certains (1) indices de sensibilité.

§. VII. Mais pour avoir de bon lait d'une vache, il faut faire beaucoup d'attention tant au choix, qu'à la manière de la nourrir. On dit que les vaches noires donnent de meilleur lait, mais

---

(1) La chèvre m'en a donné des preuves non équivoques en différens endroits. L. P

en moindre quantité que les blanches. Il faut aussi qu'une vache ait une chaire ferme, bien pleine, des yeux vifs, une allure légère. Le bon lait de vache doit n'être ni trop épais, ni trop clair; de sorte qu'une goutte versée sur l'ongle y reste arrondie sans s'étendre bien loin, & que le blanc en soit bien net. Celui qui tire un peu sur le jaune ou sur le bleu, ne vaut rien. La saveur doit en être douce, sans la moindre acrimonie, & sans aucune aigreur. Or, ce lait n'est parfait que quand la vache est jeune & vigoureuse. Quand la vache sent les aiguillons qui la portent à l'accouplement, son lait passe pour n'être pas de trop bonne qualité: il en est de même lorsqu'elle est prête à vêler, ou qu'elle a nouvellement mis bas. La grande chaleur est plus préjudiciable à cet animal, que le grand froid: ainsi l'on aura soin, dans le tems des chaleurs, de la

mener paître dès le matin ; & pendant le jour , on la laissera manger à l'ombre.

§. VIII. Le lait de chèvre passe pour être de consistance moyenne : cependant il est plus nourrissant , & plus détersif que celui des autres. En effet , les chèvres se nourrissent ordinairement chez nous (1) de fleurs , de bourgeons d'arbrisseaux , des plantes les plus délicates.

Une bonne chèvre doit avoir environ deux ans, le col court, être bien en chair, avoir de grosses mammelles, une marche légère, les pieds épais, & une haute taille. On croit que les blanches, &

---

(1) Archélaüs, au rapport de Pline, croyoit que les chèvres étoient toujours dans un état fiévreux, parce qu'elles cherchent avec avidité les fleurs des plantes, & les bourgeons des arbrisseaux. Plin. L. VIII. Chap. X.

celles qui sont privées de cornes, rendent du lait en plus grande abondance. Comme les chèvres sont très-légères, très agiles, & naturellement portées à grimper sur des lieux escarpés, il faut, lorsqu'on les mène paître, les conduire sur des collines, des montagnes très-rapides, plutôt que dans les plaines & les vallées : elles y trouveront facilement leur nourriture.

Il faut avoir soin que les chèvres ne se couchent pas sur leur excrément, ni sur des endroits humides, de peur qu'elles n'en prennent la partie la plus volatile par les pores de la peau. Durant les neiges & les frimats, on ne les fait pas sortir; au contraire, il faut les tenir à couvert. En été on les sortira de très-grand matin, afin qu'elles prennent mieux leur nourriture : car l'herbe couverte de rosée leur est autant profitable, qu'elle est nuisible aux moutons.

§. IX. Le lait d'ânesse est plus séreux que les précédens ; au point même qu'il peut à peine cailler. Si l'on y jette de la pressure, on y voit seulement, au lieu de fromage, une petite quantité de matière moins séreuse que le reste. On obtient de ce lait une quantité considérable de sel doux semblable au sucre. Il est donc moins nourrissant que les autres : cependant on remarque qu'il est très-déterfif & atténuant.

Pour avoir ce lait de bonne qualité, il faut choisir une ânesse jeune, faine, charnue, qui ait mis bas depuis peu, & qui ne se soit pas accouplée depuis. On aura soin de la nourrir d'herbes, dont les qualités salubres puissent influer avantageusement sur le lait. Cet animal est fort délicat sur la qualité de l'eau. Il n'en veut que de très-limpide, & de ruisseaux qui lui sont connus. Il boit avec autant de sobriété qu'il

mange : il est même susceptible de certaine éducation : on en a vu qui se font dressés à des manèges & des exercices fort curieux , comme le rapporte Aldovrand. *De quadrup. sol. ped.* Lib. I. pag 303.

§. X. La brebis , enfin , rend un lait gras , épais , du gente de ceux (1) qui sont nutritifs & balsamiques. Rien ne facilite mieux dans cet animal la sécrétion du lait que le sel : rien ne lui est aussi plus salutaire que quand on lui en donne avec modération. La brebis , dont la toison est la plus épaisse , la plus molle , la plus blanche , est celle qui rend le meilleur lait , sur-tout si elle a le corps grand , le col court , la marche légère. Observons encore que celle qui est plus maigre que grasse , en

---

(1) Hippocrate le regardoit comme très-propre à consolider.

fournit mieux que d'autres. Les côteaux ; les terrains un peu élevés, la cîme des collines, font les lieux qui conviennent le mieux à ces animaux. On évitera de les mener paître dans des lieux bas, humides, marécageux. Il faut les sortir tous les jours, à moins qu'il ne fasse mauvais tems. En hiver on les mène au champ un peu tard dans la matinée, & on les ramène vers le coucher du soleil. Au printems, en été, on les sort aussi tôt que le soleil a ressuyé l'humidité de la surface des champs, & on ne les ramène que quand le soleil est couché. Au printems & en automne, il suffira de les faire boire deux fois le jour, & une fois en hiver. La trop grande chaleur leur fait du mal, les rayons du soleil les rend comme étourdis, leur donne des vertiges : il faut donc les conduire alors sous les ombrages les plus frais & les plus épais.

§. XI. J'ai imaginé pour la lactation un instrument, ou plutôt un vaisseau, qui tient lieu d'une mammelle; & duquel les enfans peuvent sucer peu-à-peu le lait, sans courir le risque d'être suffoqués. C'est une espèce de vessie de crystal ou de verre, dont l'embouchure est faite en globule de métal, mais dorée, afin qu'il ne s'y amasse ni rouille, ni verd-de-gris. La moitié de ce globe creux est fixée par un collet à l'extrémité du col du vaisseau, qu'on remplit de l'un ou de l'autre lait. On met ensuite une éponge qui remplisse la capacité du globe, & passe par l'autre moitié au-dehors. On ferme alors le globe avec l'extrémité supérieure, qui doit être faite à vis au bord intérieur. On présente alors le bout de l'éponge à l'enfant, qui le suce aussi-tôt avec succès. On aura soin de choisir une éponge très-fine, & très-propre. L'é-

ponge est sujette à renfermer de petits graviers, qu'on ôtera s'il s'en trouveroit. Voyez la figure qui est à la fin de cet Ouvrage.

§. XII. Les pauvres pourront, au lieu de ce vaisseau, employer une petite bouteille, qui contienne dix à douze onces de lait. On en garnira l'embouchure d'une peau de chamois, ou de toute autre semblable, de manière qu'on y puisse loger une éponge qui entre dans le col de la bouteille, & dont le bout passe au-dehors par une ouverture faite à la peau. Cela doit former une espèce de bouton, de la grosseur d'un petit doigt de gant. Cette éponge ainsi introduite, ou dans le vaisseau mentionné, ou dans la bouteille, & jusqu'au fond, tient lieu du bout de la mammelle, si l'on a eu soin d'en bien proportionner la grosseur & la longueur à la bouche de l'enfant. Il est bon

qu'on la perce de quelques petits trous ; afin que le lait puisse y aborder & sortir avec facilité.

On chauffera chaque fois le lait ; jusqu'à vingt ou trente degrés, au thermomètre de Réaumur : c'est-à-dire, au degré de l'eau légèrement tiède. A mesure que l'enfant suce, l'éponge, par son élasticité naturelle, se remplit de lait ; & l'enfant le tire avec autant de facilité, que s'il tettoit sa Nourrice. On aura grand soin de laver, même plusieurs fois, le vaisseau tous les jours, & sur-tout l'éponge : l'eau tiède est préférable pour cet effet. Par-là on évitera tout inconvénient.



---

 CHAPITRE V.

*DIFFÉRENCE du régime lacteux  
propre aux différens tempéra-  
mens.*

§. I. **T**OUTE espèce de lait ne convient pas indifféremment aux enfans ; parce qu'ils n'ont pas tous une même constitution, une même organisation. Cela varie selon le principe prolifique que le père transmet à la mère, & selon la vigueur & le tissu organique de celle-ci. Ainsi, telle est la constitution des père & mère, telle est en général celle de leurs enfans. L'expérience nous apprend que même les vices naturels passent des père & mère aux (1) enfans, au moins en général.

---

 (1) Et patris in natos abeunt cum semine morbi.

§. II. Les enfans nés de parens riches, ont la plupart un tempérament mélancolique : ils sont lourds, paresseux ; ont l'esprit comme accablé sous le poids de leurs humeurs, & toujours sombre, embarrassé. Cela ne doit pas surprendre dans des gens qui sont livrés à l'indolence & à l'inertie. Cet état est encore fortifié par le régime qu'ils tiennent. Trop délicats pour goûter un aliment simple & bienfaisant, ils recherchent continuellement tout ce qui peut être contraire à leur santé. De-là cette langueur, cet extérieur comme épuisé, énervé ; sans ame, que la fierté & l'insolence.

Si ces gens veulent nourrir leurs enfans selon ma méthode, je leur conseille de préférer le lait de chèvres : c'est celui qui conviendra le mieux à leurs enfans. Cet animal ne vivant que de plantes, jeunes, légères, aromati-

ques, dans des lieux élevés, & un air pur, doit en communiquer l'esprit, le baume, la douceur à son lait, & à ceux qui en continuent l'usage. L'expérience nous apprend que ce lait, outre sa qualité nutritive, est encore rafraîchissant, & légèrement purgatif. Il n'y en a point de plus délayant, de plus doux pour le corps humain, après celui de femme. C'est donc avec ce lait qu'on devroit nourrir les enfans des gens riches, ou aisés, lorsqu'ils n'ont plus leur mère. On atténuerait par ce moyen leurs humeurs visqueuses, & l'on en ranimerait la circulation trop lente. Le corps en deviendroit plus robuste : l'ame dans des organes plus actifs, auroit plus d'élévation, l'esprit plus de vivacité, le génie plus de pénétration. Enfin au lieu de ne voir que des fots, généralement inutiles à l'Etat, on auroit ainsi, dans les gens riches, des citoyens vraiment

intéressans pour le bien de la Société.

§. III. Le lait de vache conviendra mieux à ceux qui sont nés de père & mère qui mènent une vie active, forts, vifs. Par ce moyen on modérera le cours rapide de leurs humeurs; on les rendra moins subtiles, plus denses, plus substantielles. Ce lait, en effet fort gras, épais, abonde en principe butireux. Quant au lait d'ânesse, comme il est rafraîchissant, & qu'il a certains principes balsamiques, dépuratifs, il conviendra sur-tout aux enfans qui sont d'un tempérament bilieux, ou plein d'acrimonie scorbutique. La brebis fournit aussi un lait excellent pour les enfans qui sont excessivement minces, délicats. Il n'y a rien dans la Nature, de plus capable, que le lait de brebis, de faire recouvrer promptement les chairs, de les ranimer, si on le continue certain

tems. Je ne parlerai pas ici du lait d'autres animaux; car on a peu mis en pratique chez nous ce qui a pu se faire ailleurs à cet égard.

§. IV. Comme l'article essentiel de la lactation, consiste à présenter le lait aux enfans dans le moment où il peut les bien nourrir, il sera bon de traire l'animal plusieurs fois le jour, afin que le lait soit frais, & puisse produire les effets qu'on en attend. En été on le traira au moins quatre fois par jour: en d'autres tems, trois fois. On aura soin de le tenir tiède, & de le garder soigneusement, de manière qu'il ne soit pas exposé au contact direct de l'air: car il se gâteroit en peu de tems. Les premiers jours on donne à l'enfant un lait léger, bien fluide. S'il étoit épais & trop butireux, il deviendroit nuisible: car un estomac de cet âge ne le digérerait pas: on l'étendra donc dans cer-

taine portion d'eau, sur-tout si c'est du lait de vache. A mesure que l'enfant prend de l'accroissement, on diminuera la portion d'eau; enfin on le lui donnera pur; mais tiède, au degré que j'ai marqué ci-devant. Le meilleur tems pour traire le lait de l'animal, est environ quatre heures après qu'il a brouté, ou mangé. Alors le chyle est converti en vrai lait: la partie herbacée en est absolument dégagée, & il est devenu une substance parfaitement nutritive.

§. V. On ne fait point tetter, ni sucer le lait, aux enfans qui viennent de naître: il faut auparavant leur faire jeter les humeurs glaireuses qu'ils ont dans la gorge; les viscosités de l'estomac, & le méconium. Ces matières leur causeroient du trouble, si elles étoient réunies avec le lait. Il faut donc leur faire prendre auparavant un

peu (1) de *vin doux*. Par ce moyen on leur fortifie l'estomac ; & ils rejettent facilement ces humeurs avant de commencer l'usage du lait.

Pendant le premier mois , il faut présenter le lait aux enfans toutes les deux heures , à la dose d'une once chaque fois ; on le leur donnera aussi pendant la (2) nuit toutes les fois qu'ils

(1) L'Auteur dit formellement *un poco di vin dolce*. Mais j'ai éprouvé que quatre ou cinq gouttes de syrop de chicorée délayées dans dix à douze gouttes d'eau tiède, faisoient facilement sortir par haut & par bas ces différentes humeurs. Quelque tems après , on donne à ces enfans une eau tiède légèrement sucrée , & on la réitère plusieurs fois le même jour. Rien ne réussit mieux. L.

(2) Cet avis a ses exceptions. Les enfans sont souvent réveillés subitement par des causes différentes , sans avoir faim à leur réveil. Il

s'éveilleront. Au second mois, on en donnera une once & demie; & deux onces au troisième. A mesure qu'ils prennent de l'accroissement (car les uns avancent plus vite, les autres moins) on fortifiera la dose, en laissant de plus longs intervalles pour leur donner leur nourriture. Du reste, c'est sur leur estomac principalement qu'on se réglera.

§. VI. Quand on leur donnera à fucer, on aura soin de les tenir dans un air libre: car plus la force élastique de l'air peut se développer, plus ils ont de force pour tirer leur aliment; ils le feroient avec beaucoup moins de facilité dans une chambre fermée, où l'air est nécessairement très-raréfié. On

---

faut tâcher de découvrir la cause de ce réveil subit. L'agacement des nerfs, & dans un âge plus avancé, des frayeurs nocturnes en sont souvent la cause. L.

évitera cependant avec grand soin de les exposer à un air froid lorsqu'ils prennent le lait : car la transpiration pourroit être arrêtée chez eux par le contact de cet air. Pour obtenir cet air libre & pur dont on a besoin, on ouvrira, dans un tems convenable, & lors d'une douce température, la fenêtre qui peut transmettre l'air directement. Dès qu'on s'apercevra que la chair de l'enfant commence à se rafraîchir, on se tiendra pour averti qu'il ne faut point d'air plus froid, & on fermera la fenêtre.

§. VII. Les enfans ont coutume de tourner la vue du côté du jour le plus grand : si l'un des yeux s'y fixe, la (1) force de l'autre sera nécessairement

---

(1) Les muscles perdant l'équilibre de leurs forces, il en résulte nécessairement un strabisme; ou des yeux louches. L.

moindre. On aura donc soin de placer les enfans de manière que le jour, ou la lumière, tombe sur leurs yeux directement des pieds à la tête, & non de côté. La prudence ne permet pas non plus de faire passer subitement les enfans d'une chambre obscure dans une autre très-éclairée : leurs nerfs optiques en seroient vivement affectés, vu leur extrême sensibilité & leur délicatesse à cet âge. Il ne faut point non plus les accoutumer à regarder les objets de trop près, de peur que leur vue n'en reste (1) comme offusquée.

---

(1) Rien de plus sage que cet avis de l'Auteur. Mais j'ai remarqué une négligence générale dans l'éducation des enfans, relativement à un point essentiel : c'est de ne pas les accoutumer de bonne heure à juger par habitude de la distance d'un objet éloigné. Il faut d'abord leur proposer un objet

§. VIII. Dans les premiers mois, les enfans dorment la majeure partie du jour, & de la nuit. En s'éveillant ils font différens efforts, crient, autant qu'il leur est possible. C'est un signe qu'ils n'ont plus besoin de dormir; ou qu'ils souffrent de manière ou d'autre. Il faut les lever promptement, chercher à les soulager, les appaiser; & ne pas s'obstiner, comme font nombre de femmes, à vouloir les faire dormir: car ils n'ont plus besoin de sommeil pour cet instant-là. En supposant qu'ils se rendorment, ce sommeil forcé ne

---

peu éloigné, leur en faire mesurer la distance, & leur faire réitérer plusieurs fois cette manœuvre. Ensuite on place un autre objet d'un autre côté, à-peu-près à la même distance, & on leur en demande l'éloignement. Un enfant que j'avois accoutumé à juger ainsi des distances, se trompoit à peine de deux pas sur deux cents. L.

leur est jamais si avantageux , que celui qui les prend naturellement.

Les femmes , dans ces circonstances , ne sachant distinguer , s'ils pleurent par besoin , ou à cause de quelques douleurs , ont coutume de chercher à les calmer , en (1) leur présentant le sein ; mais ce calme est toujours trompeur & dangereux. La Nature , occupée à détruire les causes du mal , néglige.

---

(1) Un abus meurtrier auquel les femmes ne font aucune attention , c'est d'endormir les enfans , le tetton ou le biberon à la bouche , pour le retirer lorsqu'ils dorment. Mais il leur reste alors dans la bouche du lait qui s'aigrit , & devient un poison. En outre , le relâchement général que produit le sommeil , peut donner lieu à une ou plusieurs gouttes de lait de tomber dans la trachée ; & un enfant est aussi-tôt suffoqué. Nombre d'enfans ont péri de cette manière , sans qu'on en soupçonnât la cause. L.

la digestion de l'aliment ; & le lait s'aigrissant dans l'estomac produit de plus grands dérangemens. Il vaudroit mieux, sans doute, tâcher de les apaiser en remuant doucement leur berceau. Ce mouvement léger dissiperoit peut-être la cause de leur douleur.

§. IX. Lorsqu'on bercera les enfans, on prendra garde de les agiter trop fort, au point de les étourdir. Il ne faut qu'un mouvement très-lent, & uniforme, pour les assoupir. On ne bercera pas souvent, de peur les y accoutumer, & de ne pouvoir plus les endormir sans cela. L'abus dans lequel on est de les agiter violemment, chez nous, les accable plutôt qu'il ne leur fait du bien. Cette forte agitation trouble toute digestion, fait aigrir le lait qui est encore dans l'estomac, peut provoquer un vomissement, & leur causer ainsi de grands maux d'estomac.

§. X. On est encore chez nous dans un autre abus, non moins préjudiciable : c'est de ferrer étroitement les enfans dans leurs couches avec des bandes, qui, ne leur laissant plus la liberté des membres, tendent nécessairement à la déformation de toutes les articulations. A peine sont-ils nés qu'on les opprime ; on leur allonge les bras, les jambes ; on les enveloppe de tant de choses qu'ils ne peuvent changer de position : voilà ce que nos femmes appellent bien habiller un enfant. Mais cette manie, cette fureur des mères, car on peut traiter ainsi leur conduite, que produit-elle ? Elle engourdit ces membres délicats, leur roidit les jambes, leur sillonne la peau, qui paroît toujours vergetée lorsqu'on débande ces enfans, malheureuses victimes de la stupidité ! De-là la stagnation des humeurs & du sang, qui est obligé de refluer

sur le centre. La poitrine est gorgée par les fluides, le bas-ventre, se gonfle, se tuméfie, les glandes s'obstruent; il survient des suffocations, des étranglemens, des pâmoisons, des foiblesses, & souvent des morts précipitées, ou subites; comme on le voit arriver journellement. Mères barbares! voilà les fruits de votre cruelle stupidité.

§. XI. Malgré les dommages que cet abus cause tous les jours, presque toutes nos femmes y tiennent opiniâtrément: il semble même qu'il jette encore aujourd'hui de plus profondes racines. Aussi voyons-nous nombre d'enfans bossus, contrefaits de toute manière, graces à cette cruelle précaution des mères, à leur ignorance, à leur folie.

Il est bien rare, au contraire, de trouver parmi les enfans des Sauvages des corps ainsi défigurés. Ces sages

Sauvages n'oppriment pas leurs enfans sous des couvertures, ne les serrent dans aucun lien, se contentant de les couvrir seulement assez pour les garantir du froid. Les Siamois, Japonnois, Indiens, Nègres, Canadiens, Virginiens, Brasiliens, & presque tous les Américains, mettent les enfans nouvellement nés sur des lits de coton suspendus, ou dans une espèce de berceau couvert, & garni de peau. Par ce moyen, ces enfans viennent bien conformés, forts, & d'une santé durable. Ces gens ne suivent que le seul instinct de la Nature, comme le font les bruttes, sans chercher à procurer à leurs descendans une forme artificielle, qui est toujours contrainte & défectueuse. Aussi ont-ils des enfans robustes, & de très-belle forme.

§. XII. On ne doit donc tenir les

enfants couverts, qu'autant qu'ils peuvent être défendus du froid; & de manière qu'on ait la liberté de les manier, les remuer, fans leur causer aucun inconvénient.

Les enfans nouvellement nés, & fans vice de conformation, feront couchés sur un petit matelas, couvert de linges bien secs, & d'une petite couverture. Les bords du berceau feront garnis de manière que l'enfant, en s'agittant, ne puisse pas s'y heurter, & se blesser: cela suffira pour les tenir chaudement dans l'appartement. Quoiqu'ils soient délicats & fort sensibles, le froid ne les affecte cependant pas autant qu'on se l'imagine. Le mouvement du sang est beaucoup plus rapide chez eux, comme le prouve le pouls. Les extrémités y sont plus près du centre; ainsi la chaleur y est nécessairement mieux entretenue

par-tout que dans les adultes : ce qui est commun avec tous les petits animaux de différentes espèces.

§. XIII. Il résulte donc de tout ce qu'on vient de lire , que les enfans doivent être couverts légèrement, quoique bien garnis par-tout. Par ce moyen on leur laissera la poitrine en liberté ; les poulmons feront aisément leurs fonctions : l'estomac aura un mouvement libre pour faire la digestion du lait : les autres viscères ne feront pas comprimés de manière à rendre la seconde digestion imparfaite. Les enfans n'éprouveront ni douleurs, ni obstruction qui pourroient les conduire infailliblement au marasme , à l'épuisement, à la mort. L'usage libre des bras, des mains , des pieds , n'est pas moins essentiel aux enfans , pour exercer leurs forces, les augmenter ; dégager le mouvement des articulations ; leur donner

une détermination, une forme, telle que la Nature l'exige : ce qu'on n'obtiendra pas avec les liens dans lesquels on les étouffe. Qu'on observe les petits animaux dans leur nid : ils sont dans un mouvement presque continuel ; ils s'exercent à fléchir leurs membres, à détruire cette espèce de gluten qui les enduisoit, les roidissoit. Par ce moyen ils facilitent le cours des humeurs, les atténuent, & rendent la transpiration beaucoup plus libre. Les enfans nous montrent tous qu'ils n'ont pas les mouvemens moins prompts, les membres moins portés à s'agiter, par une forte d'impulsion naturelle. Pourquoi donc les priver de ce précieux avantage, & les empêcher, dans (1) des liens, de

---

(1) Les animaux ont-ils les membres contrefaits, parce qu'ils ne sont pas bandés ? La Nature est-elle donc moins

prendre le développement nécessaire à leur parfaite formation ?

Lorsque les enfans ont sali leurs linges , il faut les changer aussi-tôt : autrement , la pourriture de leur lit leur (1) cause des excoriations. Presque

---

favorable à l'homme , parce qu'il est susceptible de raison ? Mais cette même raison ne seroit-elle pas révoltée de voir un animal ainsi ferré dans des liens dès qu'il est né. La Nature , dira-t-on , fait tout pour l'animal. Eh bien ! consultons la Nature , & nous trouverons dans son instinct la règle de notre conduite. L.

(1) Cette négligence est encore suivie de bien d'autres inconvéniens , & influe sur la santé de l'enfant pour le reste de la vie , par les mauvais principes qui se jettent dans le corps , & altèrent la nature des fluides. Or , la texture & la structure des solides dépendent essentiellement de la nature de ces fluides. Qu'on juge donc des dommages qui peuvent résulter de leur altération. Je

tous les Turcs ont la prudence de laisser au fond du berceau, sous le matelas, un vuide, par lequel les excréments tombent dans un vaisseau placé (1) dessous.

§. XIV. On aura soin de tenir libre

---

pourrois faire ici un tableau capable d'effrayer la mère la moins sensible. L.

(1) Le fond du lit des enfans de cet âge devroit toujours être une claie très-claire, couverte de paille bien sèche, grosse & longue, sans être broyée; on étend un linge par-dessus. La partie la plus fluide des excréments, & par conséquent la plus pénétrante, s'écouleroit facilement dans un vaisseau placé sous le lit. La balle d'avoine ne fait qu'une pourriture, dont les miasmes infectent les humeurs. La paille, loin d'être enfermée dans une toile, doit être changée tous les jours. Les enfans y seront sainement, & n'auront point occasion de se nouer, si du reste ils prennent un aliment sain, & sont en liberté dans le lit. L.

le ventre des enfans qui prennent le lait : c'est un grand avantage pour ce tendre âge ; & une preuve du bon état de leur genre nerveux. Néanmoins il faut éviter à leur égard toute espèce (1) de purgatifs. S'ils en avoient besoin , il vaudroit mieux donner à l'animal , dont l'enfant prend le lait , quelque plante légèrement purgative. On a remarqué qu'en faisant manger de la camomille à des chèvres , on a doucement purgé les enfans qui se nourrissoient de leur lait. J'ai connu plusieurs payfans du bas pays de la Pouille , aussi robustes qu'on puisse jamais l'être , & qui , toutes les fois qu'ils

---

(1) Les purgatifs font autant de mal aux enfans , qu'un léger vomitif leur fait de bien. Je ne saurois trop faire valoir la réflexion de l'Auteur. Les purgatifs tuent les enfans. L.

vouloient se lâcher le ventre, ne faisoient que fucer la mammelle d'une brebis, ou d'une chèvre, qu'on avoit menée paître dans des champs pleins de camomille, ou de toute herbe analogue.

§. XV. Les enfans doivent prendre le lait des animaux jusqu'à l'âge de deux ans environs; afin qu'ils deviennent forts & vigoureux. On ne peut qu'approuver les Canadiens de faire prendre le lait à leurs enfans jusqu'à quatre ou cinq ans. Ces gens ont eu assez de jugement pour comprendre que les enfans en acquièrent plus de force & de vigueur.

Lorsqu'il s'agit de sevrer un enfant, il faut d'abord l'accoutumer peu-à-peu à une nourriture légère, & de facile digestion. L'estomac & les intestins étant encore trop foibles à cet âge pour digérer un aliment grossier & vis-

queux, ils en ressentiroient du mal. Ainsi, lorsque l'enfant à acquis un peu plus de forces, c'est-à-dire à un an & demi, & même plus, on commencera à lui donner un aliment un peu plus solide. Pour cet effet, on fera cuire du pain dans du lait de l'animal auquel l'enfant est accoutumé. Insensiblement son estomac se fera au pain ordinaire, & seul; & il deviendra ensuite pour lui un aliment ordinaire. Après deux ans révolus, on passera à la panade claire: on la fera plus épaisse par degré; mais au lieu de lait, on emploiera du bouillon de viande de vache, ou du beurre frais; de manière qu'on arrive avec le tems à la consistance d'une panade ordinaire.

§. XVI. A peine les enfans ont-ils goûté des alimens solides, que nos femmes s'empressent de les gêner dans des camisoles étroites, & des colliers.

Si ce sont des filles, on les ferre dans des corps, qui semblent leur partager le corps en deux comme celui d'une guêpe : mais elles se trompent étrangement. Au lieu de donner à ces petits corps la liberté nécessaire pour croître avec avantage, elles les violentent, arrêtent les progrès de l'accroissement, & forcent la (1) Nature à des écarts. La nutrition des différentes par-

---

(1) Une mère, malgré mes instances & mes sollicitations, fait mettre un corps à son enfant, âgé de seize mois. Trois heures après, l'enfant devient tout violet, jette les hauts cris. On me demande; je l'examine : il avoit une descente, qui s'est guérie. A la neuvième année elle reparut : un suspensoir bien tenu la fit heureusement rentrer. L'enfant a douze ans : reparoîtra-t-elle ? Je n'oserois affurer le contraire. J'ai cité dans l'Ouvrage de Rosen d'autres exemples des dangereux effets des corps de baleine. L.

ties ne se faisant donc pas avec la progression & dans les rapports déterminés par la Nature, il en résulte que pendant qu'une partie acquiert plus de volume, l'autre ne prend qu'une foible augmentation ; & insensiblement le corps se défigure avec les années. Voilà pourquoi l'on voit, sur-tout parmi les femmes encore plus que chez les hommes, tant de sujets avec les épaules prominentes, hideuses, les hanches caves d'un côté ou de l'autre, le buste renversé, la poitrine rétrécie, haletante au moindre pas, faute d'avoir eu le développement nécessaire.

« Je puis ajouter pour suivre l'Aut-  
» teur, ce que les dissections anato-  
» miques m'ont montré. En décharnant  
» des corps de femmes, j'apperçus,  
» avec beaucoup de surprise, plusieurs  
» des vraies côtes inférieures entière-  
» ment applaties sur les côtés, & for-

» mer presque un angle aigu sur le  
» devant. Quelques fausses côtes ren-  
» troient entièrement dans l'intérieur,  
» de manière à causer la plus grande  
» gêne aux viscères. Or, je demande  
» si avec une pareille conformation,  
» les sujets pouvoient se bien porter,  
» & jouir de la liberté des mouvemens  
» auxquels la Nature a destiné les or-  
» ganes ? Dans une telle astriction,  
» est-il étonnant que la poitrine soit  
» gorgée de sang ; que les poumons &  
» les muscles perdent leur ton ; que  
» de-là il résulte les affections de poi-  
» trine les plus dangereuses ; la pul-  
» monie, la phtisie, des douleurs d'en-  
» trailles les plus cuisantes, sur-tout  
» dans les tems des grossesses ; enfin  
» des fausses-couches réitérées chez les  
» femmes, & des descentes presque  
» inévitables chez les hommes, à l'un  
» ou l'autre période de la vie ? Ou

» attribue souvent à une cause mal ap-  
» perçue , un mal qu'on avoit préparé  
» dès l'enfance. Mais , ce qui est in-  
» concevable , c'est que les femmes  
» cherchent elles-mêmes à se procurer,  
» par les corps , ce gros ventre dont  
» elles ont tant d'envie de se garantir.  
» Les suites n'en font pas moins fâ-  
» cheuses pour les enfans qu'elles con-  
» çoivent. Le fœtus trouvant trop de  
» résistance dans la conformation d'une  
» mère , dont les flancs s'opposent à  
» l'expansion de la matrice , ou y croit  
» peu , arrive à terme foible , presque  
» languissant , & vit à peine en voyant  
» le jour ; ou bien il périt par une  
» fausse-couche , dont la cause a été  
» déterminée depuis long-tems. Mères  
» aveugles , & souvent cruelles dans  
» votre pitié mal entendue , considérez  
» les enveloppes dans lesquelles vos  
» enfans naissent , & comprenez enfin

» que la Nature veut pour le dévelop-  
» pement de vos enfans , tout ce qu'il  
» y a de plus souple , de plus capable  
» de céder à ses efforts. Le sein dans  
» lequel elle renferme le plus cher  
» objet de votre espoir , n'est qu'une  
» cloison molle & flexible : imitez-  
» donc la Nature , qui fait former un  
» enfant dans cette prison toujours prête  
» à s'agrandir ; & ne lui dites pas  
» qu'elle se trompe dans les dimen-  
» sions qu'elle donne à vos corps. Les  
» plus parfaits modèles que les Sta-  
» tuaires ont à imiter , sont les copies  
» de ces belles femmes de la Grèce ,  
» où l'on trouve encore des modèles  
» vivans aussi beaux que dans l'anti-  
» quité : or , ces femmes laissoient  
» croître librement les corps de leurs  
» enfans , sans gêne , sans contrainte :  
» elles laissoient faire la Nature ; parce  
» que la Nature est déterminée pour

» les proportions les plus exactes ; &  
» qu'on a toujours tort de vouloir lui  
» apprendre son devoir. »

§. XVII. Ainsi , dès qu'on commença à habiller un enfant , on évitera tout ce qui peut être étroit , lourd , gênant. On ne lui fera porter rien que de bien léger , & de fort large. Une chemise , une camifole de futaine , dont les manches tombent jusqu'au coude , un caleçon , qui serve même de bas , feront tout l'appareil requis pour les garantir de l'impression trop forte de l'air. Dans l'hiver , on pourra y ajouter une tunique longue & spacieuse , qui tombe jusqu'aux pieds , & faite d'une étoffe de laine assez mince : ce qui sera léger & chaud. C'est ainsi que se comportent presque toutes les Nations de l'Asie , de l'Afrique , & de l'Amérique. Par ce moyen , il y a si

peu d'enfans contrefaits dans ces Contrées-là, qu'on a pensé qu'on y faisoit mourir tous ceux qui étoient mal conformés.

§. XVIII. Toute femme qui voudra donc ne pas allaiter de son propre sein, peut se servir, avec les plus grands avantages, de la méthode que je viens de détailler : elle évitera par-là tous les maux, les dangers, qui résultent ordinairement des Nourrices étrangères. Les règles que j'ai prescrites, seroient sans doute d'une utilité inappréciable, surtout pour ces milliers d'enfans qu'on apporte dans notre Hôpital de l'Annonciation. On n'y verroit pas mourir, par la faute des Nourrices, ces tendres rejettons, dont la conservation fait une partie de la richesse de l'Etat. On pourroit même y en élever un plus grand nombre, sans surcharger la Mai-

son, en les soustrayant des mains barbares auxquelles on a été, jusqu'ici, obligé de les abandonner, mais pour les livrer à la mort.



---

---

**C H A P I T R E VI.**

*Du lait des Animaux considéré  
comme remède pour les maladies  
des Enfants.*

§. I. **I**L est démontré par l'expérience, que le lait des animaux qui vivent d'herbes & de feuillages, a presque toutes les propriétés des végétaux dont ils se nourrissent, même après qu'il a été élaboré par leurs organes & mêlé à leurs humeurs. Voilà pourquoi il paroît d'autant plus doux au goût, que les pâturages abondent en herbes agréables & sapides. S'il en a le goût, il participe aussi à leurs qualités alimentaires. D'abord il devient clair, très-délayé : mais ensuite il prend un autre caractère. Ce qu'il y a de plus dense

se sépare, enfile de nouvelles routes, & constitue la partie la plus grossière du sang. Voilà pourquoi l'on ne voit alors paroître aux mammelles de l'animal qu'un fluide séreux.

§. II. Toute espèce de lait diffère selon la saison. Pendant l'été, la transpiration devenant plus grande, le lait (1)

---

(1) Galien a fort bien dit, que ce qu'il y a de plus liquide s'épaissit avec le tems; de sorte qu'au milieu de l'été, cela devient plus épais & plus sec. » *de aliment. facult.* L. II. — Ce raisonnement de Galien cité par l'Auteur, me paroît fort mal appliqué ici. Les animaux trouvant dans la belle saison un bien plus grand nombre de végétaux à brouter, s'abreuvent aussi de beaucoup plus d'humidité que dans l'hiver; saison pendant laquelle les fourrages verts leur manquent, au moins en grande partie. Je soutiens aussi que le lait est plus délayé dans la belle saison qu'en hiver. L'Auteur

est plus épais que dans l'hiver, tems où la partie aqueuse étant plus considérable, devient un véhicule plus fluide pour la partie la plus épaisse. On juge ordinairement du lait, par le rapport qu'il y a entre la quantité, les qualités de la partie séreuse & celles de la partie butyreuse. Le lait contient les parties salines & huileuses des plantes, étroitement unies entr'elles; c'est pourquoi il a les vertus savonneuses des végétaux dont il a été principalement formé.

---

s'appui ici de l'homme, qui, en disant assez souvent de bonnes choses, a fait les raisonnemens les plus absurdes qu'on ait jamais produits. On fait, sans Galien, que la chaleur dessèche: mais lorsqu'il entre dans les humeurs plus de fluide, elles doivent être moins épaisses. La transpiration insensible ne doit pas non plus être confondue avec la sueur. L.

§. III. Tout le monde fait que les alimens qui laissent dans les intestins , après la digestion , beaucoup de matières fécales , doivent avoir fourni un chyle , qui , quoiqu'en moindre quantité , est cependant de meilleure qualité que celui des alimens qui laissent peu d'excrémens. Telle est la nature des végétaux : (1)

---

(1) L'Auteur conclue ici trop généralement. Tel estomac s'accommode très-bien des végétaux , tandis qu'un autre ne digère que la viande. Tel autre digère bien le bœuf & le porc , sans pouvoir digérer du poulet. Voyez à ce sujet ce qu'a dit Zimmerman , dans son *Traité de l'Expérience* , publié en françois , avec mes observations. La qualité des alimens n'est que relative : l'âge , le climat , les circonstances , les rendent plus ou moins avantageux. J'ai d'ailleurs beaucoup de peine à passer à l'Auteur , » que les alimens qui laissent une plus grande quantité » de matière fécale après la digestion , soient » toujours les plus salubres. L.

ils laissent beaucoup plus d'excrémens que les alimens pris des substances animales : il n'est donc pas étonnant qu'ils fournissent une matière nutritive, plus louable que les viandes quelconques.

§. IV. Tandis que le fœtus est enfermé dans la matrice, les humeurs qui circulent par ses canaux sont saturées de substance nutritive déjà préparée par la mère, & qui s'insinue en abondance dans les parties solides. Mais, comme dans cet état il n'y a pas de transpiration insensible, la matière nutritive n'acquiert pas ce degré de consistance auquel elle parvient après : ainsi la nutrition, quoiqu'abondante, n'est cependant pas parfaite. Dès que le fœtus est né, il s'exhale il est vrai beaucoup plus d'humidité superflue de son corps, par la transpiration : mais cela n'est pas encore suffisant pour le purger, & le dégager entièrement de l'humeur surabon-

dante : ainsi , ses fluides venant à s'altérer , il en résulte diverses maladies. Telles sont , des maux de cœur , des vomissemens , des diarrhées , des douleurs , des aphtes , des toux , des insomnies , des convulsions , l'atrophie , des fronces , différentes affections à la tête , &c. &c.

Ces maux proviennent ordinairement de l'acrimonie des humeurs. Or , les enfans qu'on abandonne à des Nourrices , doivent , d'après ce que j'ai dit , y être plus sujets que ceux qui sont allaités selon ma méthode. Je dis , outre cela , que la constitution des enfans variant selon celle des pères & mères , il en résulte que ceux qui sont nés de parens foibles , ou valétudinaires , sont plus sujets à différens maux que ceux qui sont nés de parens sains & robustes.

§. V. Le mal de cœur est un des

dérangemens auxquels les enfans nouvellement nés font particulièrement fujets. Il fe manifefte par une oppreffion de poitrine , accompagnée de difficulté de respirer , & de gonflement du bas ventre. Ce mal vient ordinairement de ce que tout le méconium n'a pas été évacué , & que les humeurs étrangères des premières voies fe font converties en flatuofités. Dans ce cas-ci , on doit fur-tout fonger à faire évacuer les humeurs étrangères par les moyens convenables. Tels font des juleps émolliens , & très-légèrement purgatifs. L'application externe des calmans , paffe pour très-utile. Le lait d'ânelle paroît fur-tout indiqué dans ce cas-ci ; parce qu'il a beaucoup plus que les autres les principes émolliens & lubréfiens dont on a befoin. Je ne fais pourquoi nous fommes fi éloignés d'approuver dans nos climats Européens l'ufage des

anciens Scythes, qui faisoient écouler toutes les impuretés des enfans, à leur naissance, avec le lait de jument; comme le rapporte Athénée. L. VI.

§. VI. Les enfans sont encore sujets, par la même raison, aux vomissemens (1) & aux hoquets, les premiers jours de leur naissance. On leur donnera donc des clystères émolliens & calmans. Si ces inconvéniens viennent du lait de femme, de mauvaise qualité, il faut sur-le-champ en prendre un autre, & particulièrement celui d'un animal: or, ce lait-ci ne manque & ne se cor-

---

(1) Un peu d'eau sucrée, tiède, m'a parfaitement réussi dans ce cas-ci, avec mes enfans. J'ai même eu soin qu'on leur en fit prendre une cuillerée tous les jours. Rien ne fond mieux les humeurs glaireuses, & ne fait couler plus heureusement les selles des enfans. L.

rompt que difficilement. Si l'on ne prend ce parti, le trouble des viscères ira toujours en augmentant. On a coutume de recourir aux opiatés : mais cette méthode ne me paroît pas devoir être admise. Les mauvais effets qui résultent de ces médicamens, dans des corps aussi délicats, me font croire qu'on ne doit les employer (1) qu'avec une extrême retenue.

§. VII. Le défaut de transpiration suscite aussi la diarrhée dans les enfans : leurs excréments sont de couleur différentes, fétides, & d'une consistance également différente. Les humeurs qui devoient transpirer, se fixent sur les intestins, les irritent, en accélèrent le mouvement péristaltique, en y (2) at-

---

(1) Voyez ma Note 1. Chap. III. & Rosen.

(2) Je voudrois pouvoir transcrire ici ce

tirant une plus grande quantité de fluides. Ces évacuations ne sont pas meurtrières à ce tendre âge comme on le pense ; c'est leur suppression précipitée que l'on doit craindre : elle a souvent été mortelle. Le moyen le plus sûr , est de prévenir le danger par de légères frictions sur la peau , pour exciter la transpiration. C'est donc avec raison que Galien recommançoit ( 1 ) aux Grecs , & à ses Romains plus policés , de frotter le corps des enfans avec un peu de sel , pour maintenir en eux la transpiration , & pour fortifier , assurer leur santé. Le tems a fait né-

---

que le savant Espagnol Feyjo a dit sur cet effet dangereux des purgatifs , dans son *Théâtre critique*. On le consultera avec beaucoup d'avantage. Aucun Médecin n'a si bien raisonné que ce Moine sur cet article. L.

(1) Galien : *de sanit. tuend.* L. I. C. VII.

glier ce moyen préservatif & curatif ; mais pour rendre les enfans plus sujets aux maladies.

§. VIII. *Angelo Capello*, Maçon, qui demeuroit alors à *Monte-Santo*, avoit une fille d'environ six mois, lorsque la mère mourut. Le changement de lait lui avoit occasionné une diarrhée. Peu-à-peu elle tomba dans le marasme. Appelé pour la voir, je pensai que le lait de sa Nourrice étoit la cause de son état. J'y fis substituer celui de chèvre selon ma méthode. Ce changement de lait parut faire cesser le cours de ventre pendant les premiers jours ; mais il la reprit deux semaines après. Alors je jugeai que le mal venoit moins du lait que de toute autre cause. J'imaginai donc de faire frotter doucement le corps de cet enfant avec du sel bien pulvérisé ; & l'évènement justifia ma conduite. En huit jours elle fut

rétablie, au point que depuis ce tems-là elle n'a éprouvé aucune autre incommodité : or, il y a seize mois dans le moment où j'écris ceci. Elle a toujours continué le lait de chèvre avec beaucoup d'avantage.

§. IX. Les enfans éprouvent aussi des douleurs dans les viscères pendant la lactation. Alors, ils se débattent, s'agitent de toute manière, n'ont point de repos, & crient continuellement. Si l'on examine leur ventre, on le trouve un peu enflé : leur respiration est courte, & difficile. La cause de ces scènes, est ordinairement le méconium qui a séjourné trop de tems dans les intestins, ou un acide poignant qui irrite l'estomac.

Dans ces circonstances, il faut un lait qui ait une qualité propre à ranimer le mouvement trop lent des viscères, & à solliciter l'évacuation des

matières hétérogènes. Ainsi le lait de chèvre doit être préféré, parce qu'il est particulièrement chargé des principes végétaux, comme de celui de chien-dent, de chicorée, & autres semblables. Le docte Varron le conseilloit déjà de son tems, & vouloit qu'on employât un lait animal adapté à la cure des maux particuliers, en fournissant à l'animal la pâture, ou l'aliment, qui conviendrait le mieux au cas actuel.

§. X. Les aphtes (1) attaquent aussi beaucoup d'enfans. Ils se manifestent d'abord aux gencives, de-là se portent au palais, & s'étendent par toute la bouche, gagnent la luette, & même le fond de la gorge.

---

(1) Je conseille de lire ce que Rosen a dit à ce sujet : ses observations importantes serviront à compléter la cure, que souvent le lait ne pourra pas achever. L.

§. XI. Pour les guérir, il faut exciter, & diriger avec douceur l'impulsion des fluides vitaux vers les parties affectées; afin que leur action détache les croûtes ulcéreuses, & les fasse tomber. Les boissons délayantes, résolutives, & détersives, sont presque toujours les remèdes spécifiques contre cette affection: mais malheureusement il faut convenir qu'elles ne peuvent être que rarement mises en usage; parce que les enfans se refusent à les prendre, ou n'en prennent que malgré eux. Or, cette contrainte, dans le moment où l'on s'occupe de guérir les aphtes, peut être (1) suivie d'autres inconvéniens plus considérables.

---

(1) Il ne faut cependant pas renoncer légèrement à ces boissons, & aux moyens curatifs externes. Avec un peu de patience, on peut avoir quelques succès. On consul-

Il semble donc que l'unique expédient auquel on puisse recourir, est le lait animal, sur-tout celui d'ânesse. Outre la propriété qu'il a de mettre les humeurs visqueuses en mouvement, & de les disposer à l'évacuation, il a encore celle de tempérer, de nettoyer, corriger les humeurs par un principe (1) balsamique. Si l'on donne pour nourriture à l'ânesse les herbes particulièrement indiquées pour détruire les ulcères, comme branche-ursine, pariétaire, guimauves, chicorée, agrémoine, il en résultera un plus prompt avantage. Le lait se trouvera alors chargé

---

tera, si l'on veut, Roseen, Armstrong, & l'Ouvrage Anglois que M. Underwood vient de publier sur les *maladies des enfans*, p. 50. Il vient d'être mis sous presse en françois. L.

(1) Voyez Cheyne, *Méthode naturelle de guérir*. Chap. II.

de tous les principes naturels de ces plantes. C'est par ce moyen que j'ai guéri un enfant qui avoit la bouche toute remplie d'aphtes, & ne pouvoit même souffrir le moindre *lénitif* appliqué sur ses ulcères, tant étoit abondante la matière acrimonieuse qui s'étoit jettée sur ces parties-là. Je le tirai de cet état, en lui faisant quitter le lait de femme, pour celui d'ânesse, animal qui pour lors ne vivoit que de pur chiendent & de chicorée.

§. XII. Il arrive fort souvent, que quand les parens sortent du logis, les femmes, chargées du soin de l'enfant, voulant profiter d'un moment de liberté, quittent une chambre chaude, & s'exposent, avec l'enfant dans les bras, à un air froid. De-là résultent fréquemment des toux considérables, des catharres.

Dans ces cas-ci, le lait doit être un

peu stimulant, & résolutif, pour augmenter l'action des solides, de manière que les humeurs arrêtées dans la trachée, ou dans les bronches, puissent être détachées, & jettées au-dehors. Le lait de chèvre ayant des principes résolutifs, convient très-bien dans ces maladies. Je crois même qu'on doit le préférer ici à celui de tout autre animal, dans la vue de corriger le caractère (1) putride que les humeurs des enfans prennent, à ce que l'on pense, dans les affections catharreuses.

---

(1) J'ai plusieurs fois cru m'appercevoir de ce caractère dans ces cas-ci, à l'odeur de l'humeur transpirable dont les linges des enfans étoient imprégnés. Leur lit, sans être d'ailleurs sali, exhaloit des miasmes très-fétides. Il est certain que ces humeurs affluentes & fixées dans des parties aussi chaudes que la poitrine & la gorge, ne peuvent que contracter bientôt une nature alkales-

§. XIII. Les convulsions ne sont point dangereuses pour les enfans, lorsqu'elles ont pour cause la trop grande quantité de lait : car ils s'en délivrent ordinairement en vomissant. Mais il y a beaucoup de risque si elles sont causées par l'impureté des viscères, ou par l'acrimonie du sang. L'ânesse qu'on nourrit d'herbes fraîches, comme de celles des prés, de camomille, de char-

---

cente & très-acrimonieuse, qui tend nécessairement à la putréfaction. La contagion ne tarde pas à se répandre par toute la masse des humeurs, sur-tout dans ces petits corps; & l'on est même fort heureux si l'inflammation ne s'y joint pas. J'ai eu occasion d'en observer un exemple dans une petite fille, de l'âge le plus tendre. Une saignée, quelques boissons délayantes, & l'ipécacuanha donné à très-petite dose, comme fondant & diaphorétique, ont discuté & précipité toutes ces humeurs tenaces. L.

don-bénit, & autres plantes semblables, fournit alors un lait qui a la vertu de fortifier l'estomac délicat des enfans, de purifier le sang, mieux qu'aucun autre remède. On peut donc croire qu'il aura de l'efficacité dans cette nombreuse variété de maladies, qui sont produites par une mauvaise digestion, un sang impur, & vapide. Ainsi le lait d'ânesse paroît être de la plus grande utilité pour les convulsions des enfans.

Je l'ai éprouvé il y a peu de tems à l'égard d'un enfant, qui depuis plusieurs mois étoit cruellement tourmenté de convulsions, & à qui je fis quitter le lait de sa Nourrice, pour y substituer celui d'ânesse. Il s'est parfaitement guéri : il l'a continué, selon ma méthode, pendant tout le tems de la lactation, avec beaucoup d'avantage, sans avoir eu besoin d'autres secours.

§. XIV. Si les convulsions ont les vers pour cause, on aura soin de les faire mourir, ou de les expulser le plutôt possible. Mais il faut prendre garde d'employer des vermifuges trop actifs, & des spécifiques: car ces moyens curatifs offensent le système nerveux des enfans, par cela même qu'ils ont la vertu de tuer les vers: il vaut donc mieux tenter d'abord la cure avec des clystères de lait animal. Ces clystères relâchent les tuniques contractées des intestins, leurs spasmes; les défendent, par leurs qualités onctueuses. Par ce moyen, on peut (1) ensuite sûrement expulser

---

(1) Notre Auteur est si court sur l'article des vers, que je conseille de recourir à Roseen: son chapitre *des vers* est un chef-d'œuvre. Il paroît que M. Baldini ne l'a pas connu. Les moyens curatifs que pro-

les vers. Il semble qu'on doive attendre la même efficacité des linges trempés dans le lait, & mis sur les viscères, en y joignant un peu de thériaque sur l'ombilic.

§. XV. L'atrophie est encore une autre maladie à laquelle les enfans sont sujets : c'est un épuisement général, une consommation des parties musculaires, produite par la fonte & la dissolution totale des humeurs. L'atrophie est (1) ou nerveuse, ou l'effet des évacuations. Cette maladie est très-diffi-

---

pose M. Underwood exigent de la prudence pour les enfans d'un âge aussi tendre. Au reste, voyez-le pag. 149. Edit. Angl.

(1) L'atrophie des enfans peut avoir beaucoup d'autres causes. Voyez Underwood, p. 112. Les réflexions qu'il fait sur cette maladie, sont on ne peut plus sensées. L.

cile à guérir, si l'on n'y porte pas remède dès le commencement : elle dégénère alors en un gonflement œdémateux du corps.

On voit que dans ce cas-ci, il faut recourir à un lait chargé d'acide rafraîchissant ; non-seulement pour empêcher la putridité qui a déjà lieu, mais pour corriger la trop grande quantité des sels alkalis volatils. Il paroît donc que le lait de vache, ou de brebis, est alors de la plus grande importance. En effet, outre que ce lait se convertit promptement en suc nutritif, il modère, change le caractère putride des fluides, & diminue un peu l'acrimonie des sels alkalis.

Pour obtenir d'une vache, ou d'une brebis, un lait qui convienne mieux aux enfans atrophiques, il faut les nourrir d'orge, d'avoine, de bled de Turquie. Ces grains ont une substance

glutineuse qui nourrit davantage, sans lacher le ventre (1).

§. XVI. Quelques enfans deviennent rachitiques vers le neuvième mois de leur naissance, ou plus tard. Cette (1)

---

(1) L'Auteur raisonne ici d'après un passage d'Hippocrate, que d'abord il cite mal-à-propos, du livre de *la diète dans les maladies aiguës*. Il est du second livre de *la diète*. p. 356. Edit. Foës. Francofurti. 1621. Ensuite, ce passage n'est pas relatif à son raisonnement. Hippocrate y dit, selon le grec, « les différentes espèces de bled sont d'une » substance plus forte que l'orge, & nour- » rissent davantage, mais lâchent moins le » ventre ». L'Auteur n'a probablement pas conféré ici le texte grec. L.

(1) L'Auteur traite encore si brièvement cette maladie, que je ne puis me dispenser de renvoyer aux détails que j'ai donnés à ce sujet dans Roseen. Celui-ci n'en avoit dit non plus que très-peu de choses. M. Underwood se borne aussi à des généralités,

maladie ne consiste que dans une nutrition inégale, qui prive certaines parties de la nourriture nécessaire, & les fait maigrir; tandis que d'autres en prennent trop, & en même-tems s'accroissent beaucoup au-delà des proportions naturelles. On remarque à ces enfans une très-grosse tête; les apophyses vertébrales paroissent tuméfiées; la poitrine prend une forme irrégulière: enfin les spasmes & le marasme se manifestent.

Un tel état demande un lait spiritueux, résolutif, pour ranimer les mouvemens languissans des enfans, & pour fondre la viscosité de leurs humeurs. Le lait de chèvre est ici préférable à tout autre. On y trouve un principe

---

tant pour les causes, que pour le traitement de la maladie. p. 119. On trouvera dans ce que j'en ai dit des détails plus précis. L.

actif, vivifiant, qui peut stimuler les tendres solides des enfans, les obliger à se contracter, à se mouvoir avec plus d'énergie, à rendre par ce moyen la circulation des humeurs plus libre, plus facile par-tout le corps. On nourrira pour lors la chèvre des herbes requises pour ces vues; comme de menthe, de trefle, de marjolaine, & autres semblables; & l'on aura un lait spiritueux, & tel qu'il le faut pour ramener les membres des enfans à cette régularité que demande la Nature. On agira de même dans toutes les autres affections qui viennent de la même cause dans les enfans; & il sera possible de les combattre heureusement avec le même moyen.

§. XVII. Les enfans sont encore sujets à différentes éruptions cutanées à la tête, à la circonférence du corps. Ces éruptions sont furfuracées, farineu-

ses, pforiques : quelquefois ils sont attaqués de fronces très douloureux. Le défaut de transpiration, vu l'épaisseur des humeurs, leur acrimonie, la négligence sur la propreté, sont les principales causes de ces différentes affections. D'abord, il faut avoir soin de laver tous les jours les enfans dans l'eau fraîche en été, & dans l'eau tiède en hiver, les essuyer aussi-tôt, & les couvrir (1). On fera cela le matin surtout : ensuite il faut aller au but direct de la guérison. Si on les allaite selon ma méthode, on fera manger aux animaux, qui fournissent le lait, des herbes capables de calmer le sang, d'adoucir la lymphe, & l'acrimonie des humeurs en général : comme le chien-

---

(1) L'Auteur renvoie ici à un autre de ses Ouvrages, intitulé : — *Traité des bains froids.* Part. 2. c. 1. en Italien.

dent, l'oseille, les feuilles de raifort, des carottes, &c.

§. XVIII. Comme on ne sauroit être trop attentif à ce qui peut déranger la santé des enfans, & sur-tout leur occasionner des affections spasmodiques, je préviendrai ici que les odeurs leur sont très-préjudiciables. C'est un usage bien condamnable que de mettre derrière les enfans, ou près d'eux, des bouquets, ou des herbes très-odorantes; sur-tout quand ils sont malades : on ne fait par-là qu'augmenter le mal. L'esprit recteur qui s'exhale des plantes, & se répand dans la chambre avec la volatilité la plus pénétrante, contient un phlogistique éthéré, capable de susciter de (1) nouvelles irritations, & de ranimer le foyer d'une maladie. C'est

---

(1) Voyez les Actes de Copenhague, vol. V.

pourquoi nous observons souvent qu'une rose, un œillet, mis dans la main d'un enfant, donnent lieu à différentes maladies : comme on le trouve aussi attesté par (1) Bartholin. Au moyen de l'irritation causée par l'impression de l'odeur, les humeurs se jettant avec plus d'abondance à la tête, & y formant plus qu'ailleurs un centre de mouvement, il en résulte nécessairement de très-fâcheuses révolutions. De-là viennent l'affoiblissement de la vue, de la mémoire, & différentes affections (2) incurables à la tête.

§. XIX. On doit ranger parmi les syncopes & les asphyxies les plus dangereuses produits par cette cause, le

---

(1) *Hist. anatom. & medic. cent. observ.*  
64.

(2) Morgagni. *De sedib. & caus. morb.*  
Epist. III. art. 8.

cas que j'observai en Décembre dernier. Le fils d'un illustre Seigneur Napolitain se trouvoit près d'un linge parfumé de l'odeur de la *sans pareille*. Bientôt après il se trouva mal, tomba dans une syncope effrayante ; il n'en seroit pas revenu, sans doute, si on ne l'avoit enlevé de là pour l'exposer dans un autre air. Le célèbre Médecin Triller (1) nous

---

(1) Dissert. *De Virgine, a copiosis violis in clauso loco halantibus in quo dormiverat, extinctâ*. Lipsiæ 1754. Triller, dont parle ici notre Auteur, étoit un de ces hommes à qui on ne peut facilement en imposer. Les Anglois ont parlé, il y a peu de tems, de faits semblables : d'autres les contestent. Mais après avoir vu tomber en syncope deux personnes en deux endroits différens, & moi-même ne pouvant endurer, sans un violent mal de tête, des odeurs très-agréables à d'autres ; je crois que ces faits sont très-possibles. L.

donne des détails on ne peut plus persuasifs au sujet d'une petite fille, qui, d'ailleurs bien portante, mourut subitement en Allemagne, dans une chambre fermée, où il se trouvoit des violettes fraîchement cueillies.

§. XX. On sent donc par tous ces détails que les fleurs, les herbes ou les plantes odorantes doivent faire les plus fâcheuses impressions sur le corps des enfans, s'ils en sont frappés pendant quelque tems; sur-tout les odeurs réduites en extraits par quelque opération chimique. Si nous ne voyons pas que les odeurs produisissent de pareils effets chez les Anciens, c'est, ou parce qu'ils n'ont pas été observés, ou parce que l'habitude les garantissoit des fâcheuses impressions. Ils avoient par-tout des odeurs; aux repas, aux bains, aux sacrifices; & se faisoient même précéder

d'enfans qui portoient des parfums suspendus (1) à leur cou.

§. XXI. Si les mères se décident à suivre ma méthode, d'après les avantages que j'en ai eus en tant de rencontres, j'ose leur assurer qu'elles ne verront plus cette foule de maux accabler leurs enfans : la population en deviendra plus nombreuse ; les hommes seront plus utiles à l'Etat, parce qu'ils seront plus robustes, & plus forts.

(1) C'est ce que dit Juvenal, *Sat. II.*

Sed tamen, undè  
Hæc emis ? hirsuto spirant opobalsama collo  
Quæ tibi ! &c.

Voyez, ajoute l'Auteur, mon petit Traité,  
*De odorum mechanismo in corpore humano.*

F I N.

DESCRIPTION du Biberon pour  
allaiter les Enfans.

Figure 1.

- A. Corps du vaisseau.  
 B. Hémisphère qui se joint à vis avec celle qui tient à l'extrémité du vaisseau par un collet. cc.  
 cc. Collet dans lequel s'insère le bout du vaisseau.  
 D. Bouton externe que forme l'éponge, & que l'enfant prend à la bouche pour sucer.  
 E E. Diamètre de la rondeur du corps de ce même vaisseau.  
 FF. Diamètre du col du vaisseau.  
 G. Ouverture par laquelle passe le bouton, ou le bout de l'éponge.

Figure 2.

- BB. Les deux hémisphères séparées.  
 CC. Collet de celle qui tient au vaisseau.  
 D. Eponge externe & interne. Celle-ci peut se prolonger dans le col du vaisseau jusqu'à son corps.  
 G. Orifice de l'hémisphère par laquelle sort l'éponge.

---

 A P P R O B A T I O N .

**J'**AI lu par Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit ayant pour titre : *Maniere d'allaiter les Enfans à la main, &c. traduit de l'Italien de M. Baldini*; & je n'y ai rien trouvé qui put en empêcher l'Impression. A Paris ce 7 Novembre 1785.

DE GARDANNE.

---

## P R I V I L E G E D U R O I .

**L**OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur BUISSON, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage intitulé : *Manière d'allaiter les Enfans à la main, &c. traduit de l'Italien de M. Baldini, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems

de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout-au-long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêche-

ment. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui fera imprimée tout-au-long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingtunième jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-cinq, & de notre Règne le douzième. Par le Roi en son Conseil.

### LE BEGUE.

*Réglé sur le Régistre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n<sup>o</sup>. 436, fol. 458, conformément aux dispositions énoncées dans la présente Permission ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil d'Etat du 16 Avril 1785. A Paris, le 23 Décembre, 1785.*

GUEFFIER, Adjoint.

